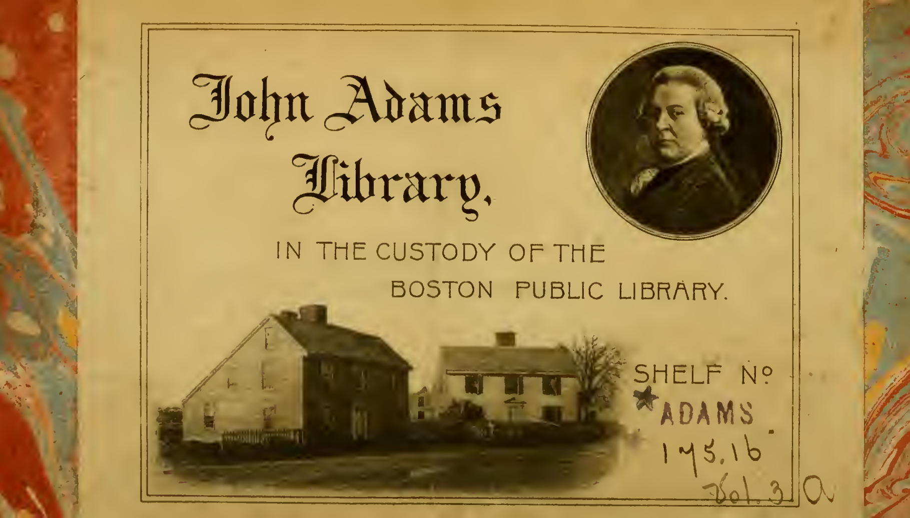






ŒUVRES
DE
CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,
Corrigée, revue, & augmentée de la Vie de l'Auteur.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

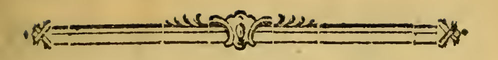
TABLE

Des Pieces de Théâtre & autres Ouvrages contenus dans le troisieme Volume.

CATILINA,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la premiere fois, le 12 Décembre 1748.



A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

Oser faire paroître CATILINA *sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténebres un homme absolument oublié? Soins généreux, qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre? Puisse l'hommage que je vous rends,* MADAME, *consacrer à la Postérité la protection que vous accordez aux talens, & ce monument de ma reconnoissance.*

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

JOLIOT DE CRÉBILLON.

A ij

ACTEURS.

CATILINA.

CICÉRON, *Conſul.*

CATON.

PROBUS, *Grand-Prêtre du Temple de Tellus.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÉGUS.

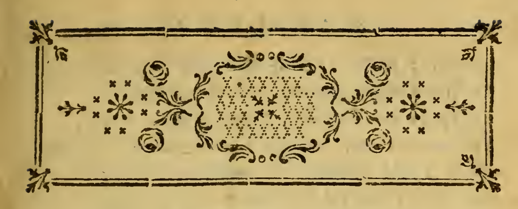
LUCIUS.

SUNNON, *Ambaſſadeur des Gaules.*

GONTRAN.

LICTEURS.

La Scene eſt dans le Temple de Tellus.



CATILINA, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

Cesse de t'effrayer du ſort qui me menace ;
Plus j'y vois de périls, plus je me ſens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, ſert à la redoubler.
Crois-moi, ſois ſans détour pour un ami qui t'aime :
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,

Lentulus ; & le mien ne peut voir ſans pitié
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & ſe déguiſe en frayeur pour ma vie.
Eſt-ce à moi d'abuſer du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
Iſſu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuſe un jour place dans leur hiſtoire ;
Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magiſtrat :
Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laiſſons un diſcours qui m'offenſe ;
Tes ſoupçons ſont toujours trop près de ta prudence.
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a ſouvent produit plus d'une erreur ;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre :
Mais un Chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les Conjurés diſtingue tes amis,
Et qu'un diſcours ſans fard leur ſoit du moins permis :
De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai demandé que ce ſeul avantage ;
Laiſſe-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
N'a que trop ſignalé ſa conſtance & ſa foi.
Dis-moi, ſi ta fierté juſques-là peut deſcendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.

Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera, comme lui, balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître,
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de Parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès :
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un Parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable :
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,

Qu'on ne peut contenir ſans les faire trembler ;
Et qui n'aiment qu'autant qu'on ſait leur reſſembler.
Un Chef autoriſé d'une juſte puiſſance
Soumet tout, d'un coup-d'œil, à ſon obéiſſance :
Mais, dès qu'il eſt armé pour troubler un Etat,
Il trouve un compagnon dans le moindre ſoldat ;
Et l'art de le ſoumettre exige un art ſuprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les ſubjuguer ſans te rendre odieux.
Mais, avant que le jour nous ſurprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle :
Son Grand-Prêtre Probus te ſera-t-il fidele ?
Quoique rien en ce lieu ne borne ſon pouvoir,
Je ne ſais ſi Probus remplira notre eſpoir.
Il eſt vrai qu'à ſes ſoins nous devons cet aſyle,
Dont il nous rend l'accès auſſi ſûr que facile ;
Mais au nouveau Conſul le Grand-Prêtre eſt lié
Par l'intérêt, le ſang, l'orgueil, ou l'amitié :
Lorſqu'à des Conjurés ſes pareils s'aſſocient,
C'eſt par des trahiſons que tous ſe juſtifient.
Aujourd'hui le Sénat doit s'aſſembler ici ;
Ce n'eſt pas cependant mon plus cruel ſouci :
Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Eh ! comment, dans un cœur qu'un ſi grand ſoin entraîne,

Peux-tu concilier tant d'amour & de haine ?
L'Amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

CATILINA.

Ah ! si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame ;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie :
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,
Tout m'en plaît, Lentulus ; mais cette passion
Est moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare ;
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté :
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle ;
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin, je l'ai conquis ; &, sans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet ;
Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Est un fruit de ma haine, & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux :

Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je ſais que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur;
Il craint en moi le peuple, & garde le ſilence:
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours pourſuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'eſprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle:
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidele,
M'y ſert à ménager des Traités captieux,
Où, ſans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos deſſeins au Grand-Prêtre,
De ſes propres ſecrets je ſuis déja le maître;
J'ai flatté ſon orgueil par le Pontificat,
J'ai parlé pour lui ſeul en public au Sénat,
Tandis que pour Céſar, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Céſonie:
Enfin, Probus ſait trop que, s'il m'oſoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr:
Même ici, par ſes ſoins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie:
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien
Pour ne ſe point venger de tant de perfidie;
Elle eſt femme, jalouſe, imprudente, hardie;
Elle ſait tout, bientôt nous ſerons découverts,
Et je n'entrevois plus que de triſtes revers.

Que faisons-nous dans Rome? Et sur quelle espérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance?
Contre César & toi les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Consuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront d'un seul coup ta haine & tes projets.
Déja, de toutes parts, je vois grossir l'orage;
Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que, depuis plus d'un jour,
Les lettres de Pompée annoncent son retour;
Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes:
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sais que César desire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos Légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux:
Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
Je ferai de César ma premiere victime.
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre?
Le péril est égal ainsi que la fureur;
Et j'ai, de plus sur eux, ma gloire & ma valeur.

L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il eſt aiſé de leur donner un maître ;
Et ce Pompée enfin, ſi fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Auſſi prompt que toi-même à ſervir ma vengeance,
Avec ſa Légion doit joindre Célius,
Et Céſon avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le Miniſtre fidele,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout ſon pouvoir appuyer nos deſſeins.
Ceſſe de m'oppoſer une crainte frivole,
Dès demain je ſerai maître du Capitole :
C'eſt du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi ſous ta puiſſance ;
Mais je te punirai de mon obéiſſance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage ;
Rome même eſt trop peu pour un ſi grand courage.
Remplis ton ſort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient : je te laiſſe.

CATILINA.

Va ; dis à Céthégus qu'il tienne ſa promeſſe ;

L'un & l'autre, en ſecret, daignez voir Manlius,
Et faites obſerver Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Eh quoi ! Seigneur, c'eſt vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encenſe !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ſes pas ?

CATILINA.

Je le ſais, cependant je ne l'y cherche pas ;
Votre intérêt, Probus, eſt tout ce qui m'amene,
Et mon cœur à vous ſeul veut confier ſa peine.
Céſar, que Cicéron appuyoit au Sénat,
Céſar eſt déſormais ſûr du Pontificat ;
Il l'emporte ſur vous, & ſon audace extrême
Veut ſoumettre à ſes loix la Religion même.
J'ai cru, de Cicéron qui vous eſt allié,
Que mon parti pour vous ſeroit fortifié,
Ou qu'il choiſiroit mieux du moins votre adverſaire ;
Mais ſes tréſors ont fait ce que je n'ai pu faire :
C'eſt ainſi qu'aujourd'hui ſe gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modele & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer ſa juſtice,
Qui puniſſoit de mort un ſoupçon d'avarice,

Qui puiſoit ſes décrets dans le conſeil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réſervoient nos aïeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous bleſſe.

PROBUS.

Eh! ce n'eſt pas moi ſeul, Seigneur, qu'il intéreſſe;
Il rejaillit ſur vous encor plus que ſur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier ſous ſa loi,
Vous, qui, juſqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible,
Qui, d'un Sénat tremblant à votre fier aſpect,
Forciez d'un ſeul regard l'inſolence au reſpect;
A ſa voix aujourd'hui plus ſoumis qu'un eſclave,
Enfin, à votre tour, vous ſouffrez qu'on vous brave;
Et vous abandonnez le ſoin de l'Univers
A des hommes ſans nom, qui mettent Rome aux fers.
Eh! que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que la corruption mette à prix ſon ſuffrage?
L'Univers ne perd rien à mon abaiſſement,
Mon nom ni mes vertus n'en ſont pas l'ornement,
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître;
Vous ſeul... Mais déſormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oſeroit agir,
Et ce front outragé qui ne ſait que rougir?
Quoi! pour vous engager à ſauver la Patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
» La mort nous a ravi Marius & Sylla;
» Qu'ils revivent en toi; regne, Catilina.

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.

Les crimes du Sénat ne ſouillent point ma gloire ;
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix :
J'admire en vous ſur-tout cette ame bienfaiſante,
Que l'approche des Dieux rend ſi compatiſſante :
Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel eſt-il ?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de deſirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conſerver une vertu ſans tache !
L'outrage n'eſt ſuivi d'aucun reſſentiment,
Dès que le bien public s'oppoſe au châtiment ;
Ses intérêts ſacrés ſont notre loi ſuprême,
Et s'immoler pour eux, c'eſt vivre pour ſoi-même.
Conſidérez ce Temple orné de mes aïeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux :
Le ſang qu'ils prodiguoient pour cette auguſte mere,
N'a laiſſé dans ſon ſein qu'un fils qui la révere ;
Et, tout muets qu'ils ſont, ces marbres généreux
Ne m'en diſent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien ; & je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainſi vous ſouffrirez qu'elle ſoit aſſervie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé ſon protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenſeur.

En vain, fondant fur vous fa plus chere efpérance,
Rome vous élevoit à la toute-puiffance :
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foibleffes de cœur d'un obfcur Plébéien ;
Et c'eft Catilina, qui feul ici protege
Un refte de Sénat impur & facrilege,
Un tas d'hommes nouveaux profcrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour fujets !
Difparu dans l'abyme où fon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paffé comme un fonge :
Non, ce n'eft plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des Mortels ;
De ce corps avili Minerve s'eft bannie,
A l'afpect de leur luxe & de leur tyrannie ;
On ne voit que l'or feul préfider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Confulat.
Enfin, Rome n'eft plus, fans le fecours d'un maître.
Et qui d'eux, plus que vous, feroit digne de l'être ?
Céfar femble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il ofera tenir :
Lucullus n'eft plus rien, & fon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eft trompée :
Craffus, plein de defirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréfors les foins de fa grandeur ;
Cicéron, ébloui du feu de fon génie....
Mais je veux refpecter le pere de Tullie :
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage infenfé,
Un fafte de vertu, qu'on a trop encenfé :
Le refte n'eft point fait pour prétendre à l'Empire ;
C'eft à vous feul, Seigneur, que j'ofe le prédire.

Quelle gloire pour vous, en domtant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains,
Que, ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre !

CATILINA.

Miniſtre des Autels, que me propoſez-vous !

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le ſalut de tous,
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur ſuprême,
Auroit dû dès long-temps ſe propoſer lui-même.

CATILINA.

Ah ! Probus, je l'avoue, une ſi noble ardeur
Porte des traits de feu juſqu'au fond de mon cœur ;
Je ſens que, malgré moi, mes ſcrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien ! qu'à ce remords de prompts effets ſuccedent ;
D'armes & de ſoldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie oſe troubler mes Dieux.
Dans un ſang ennemi....



SCENE III.

TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

MAIS j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

PROBUS *se retire dans le fond du Théatre.*



SCENE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

Quoi, Madame, aux Autels vous devancez l'aurore !
Eh! quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore?
Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici raſſembler tous mes Dieux !

TULLIE.

Si ce ſont-là les Dieux à qui tu ſacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, ſi leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et ſi nous n'étions ſeuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adreſſe à moi.

TULLIE.

Ah ! ce n'eſt qu'a vous ſeul, grands Dieux ! que je m'adreſſe,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne preſſe;

Monſtres, dont la fureur brave les Immortels,
Et que le crime ſuit juſqu'aux pieds des Autels;
Qui, tout baignés d'un ſang qui demande vengeance,
Oſent des Dieux vengeurs inſulter la préſence.
Le ſang de Nonius verſé près de ces lieux,
Fume encore, & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux:
La ſacrilege main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'eſt point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces deſſeins;
Grands Dieux! c'eſt une main plus fatale & plus chere,
Qui menace à la fois la Patrie & mon pere.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos ſoupçons au ſilence;
Songez, pour violer le reſpect qui m'eſt dû,
Qu'il faut auparavant que je ſois convaincu;
Qu'il faut l'être ſoi-même, avant que d'oſer croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour eſt déchu de ſon autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité:
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,

Cruel ; tu peux porter à la triſte Tullie
Tous les coups que ta main réſerve à la Patrie :
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'eſt déshonoré par une lâche ardeur ;
Ce cœur, que trop long-temps a ſouillé ton image,
N'eſt plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage ;
Rien ne peut expier la honte de mes feux :
Mais ne préſume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fauſſes vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un ſeul moment, dès qu'il te fait coupable:
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager ſa foi.
Grands Dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme ſi pure,
Que pour un aſſaſſin, un rebelle, un parjure ?
Et le barbare encore inſulte à ma douleur !
Il veut que mon devoir reſpecte ſa fureur!
Mais, cruel, mon amour n'en ſera point complice ;
Dût-on charger ma main du ſoin de ton ſupplice,
Je n'héſiterai point à te ſacrifier :
Tu n'as plus qu'un moment à te juſtifier.

CATILINA.

Et de quoi voulez-vous que je me juſtifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais, puiſque ton orgueil s'obſtine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Eſclave, paroiſſez.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguiſée en Eſclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je ? c'eſt Fulvie !

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez ; je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui ? moi parler, Madame ! A quel péril affreux
Expoſez-vous ici les jours d'un malheureux !
D'un Romain, quel qu'en ſoit le rang & la naiſſance,
Je ſais combien je dois reſpecter la préſence.
De celui-ci, ſur-tout, je redoute l'aſpect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole reſpect :
Un Eſclave enhardi par le ſalut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'aſpect d'un ſeul homme ?
Connoiſſez-vous celui qui paroît à vos yeux ?
Répondez : quel eſt-il ?

FULVIE.

C'eſt un ſéditieux.

Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'est lui; voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa Patrie & ses Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre pere,
Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi ! vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi !
Et vous me réduisez à souffrir qu'un Esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse & me brave !
Ah ! c'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, & non pas du témoin :
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre,
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.
(*à Fulvie.*)
Vous, suivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'est plus temps,
Cet Esclave est chargé d'avis trop importans ;
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCENE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel eſt donc ton deſſein?

CATILINA.

C'eſt au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux ſacrés vous fit dépoſitaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en impoſer,
Je vois à quel deſſein tu veux en diſpoſer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté déſormais le récuſe,
C'eſt devant le Sénat que je veux qu'il m'accuſe.
Puiſqu'il doit en ces lieux s'aſſembler aujourd'hui,
C'eſt à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, ſongez, Madame, à ſauver la Patrie;
C'eſt des jours d'un ingrat prendre trop de ſouci;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VII.

CATILINA, *seul.*

Qu'aurois-je à redouter d'une femme infidelle ?
Où seront ses garans ? Et, d'ailleurs, que sait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illusion, trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumieres.
Maître de mes secrets j'ai pénétré les siens ;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré ;
Plus que moi, contre l'autre Antoine est conjuré ;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidele.
Voilà comme un Consul qui pense tout prévoir,
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Africain peu soumis, le Gaulois indomtable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets ;
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.

Ce n'eſt pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;
Des cris du Monde entier j'ai groſſi la tempête ;
Mon cœur n'étoit point fait pour un ſimple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai ſéduit tes vieillards, ainſi que ta Jeuneſſe,
Céſar, Sylla, Craſſus, & toute ta Nobleſſe.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend ;
Ménageons avec lui ce précieux inſtant,
Pour rendre ſans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux deſſeins ;
Maître de l'Univers, ſi tu l'es des Romains,
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que ton ſort s'accompliſſe,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périſſe.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis;
Je vous perdrai : du moins, songez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere,
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu.
Et quel Ministre encore! un sacrilege, un traître,
Qui, de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins, sur son front, veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau;
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ses propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & souille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.

Considérez l'abyme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et, de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance :
On punit l'inconstant ; mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie ?
A travers les fureurs dont votre ame est saisie,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux,
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux ?
Vous savez les projets que votre amant médite :
En pénétrez-vous bien les détails & la suite ?
Un homme tel que lui doit-il à découvert
Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd ?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte ?
Non ; il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe,
Que l'amour même en vain y cherche des secrets
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout, pour servir un Consul qui le flatte.
Devenu du Sénat & l'idole & l'espoir,

Cicéron eſt armé du ſouverain pouvoir :
Le Sénat qui ſur lui redoute une entrepriſe,
Pour mettre ſon Héros à couvert de ſurpriſe,
De l'ordre équeſtre entier le fait accompagner ;
Puiſqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte ;
Mais ce ſeroit ſans fruit travailler à ſa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ſes frayeurs ;
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs !
Plus de raiſon alors ; & la fiere Fulvie
Expoſe un nom célebre aux mépris de Tullie,
Se couvre ſans rougir d'un vil déguiſement !
Pourquoi ce déshonneur ? pour perdre ſon amant.
Ah Madame ! ce cœur, dont j'ai plaint la tendreſſe,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la baſſeſſe ?
Dans quel ſein dépoſer des ſecrets dangereux,
Si le cœur d'une amante eſt un écueil pour eux ?
Vit-on jamais l'amour, dans ſa plus noire ivreſſe,
Emprunter du dépit une langue traîtreſſe ?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi ? Miniſtre ambitieux,
Et quelle foi doit-on à des ſéditieux ?
La garder aux méchans, c'eſt partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes ;
Et je ſais, quand la haine enflamme vos pareils,
Juſqu'où va la noirceur de leurs lâches conſeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Céſar eſt déſigné ſouverain des Augures ;
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux ;

Catilina d'ailleurs vous étoit favorable:
Le moyen qu'à vos yeux je ne ſois point coupable,
Moi qui viens de ſauver un Conſul odieux
Qui s'eſt oſé jouer d'un Miniſtre des Dieux,
Qui, de ſa dignité dépoſitaire habile,
Plein de faſte aux autels, & près des grands ſervile,
Sur l'eſpoir de leurs dons meſure ſa ferveur,
Et n'adore en effet que la ſeule faveur?
Mon devoir m'ordonnoit de ſauver la Patrie;
Imitez-le, ou gardez vos conſeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes ſoupçons:
Ceſſez de me flatter qu'on peut m'aimer encore,
J'ai trop vu la beauté que l'infidele adore;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiſſoient pas,
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas:
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence,
Moi que déshonoroit la ſeule concurrence;
Pourquoi de cet hymen m'a-t on fait un ſecret?
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre;
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toujours en droit d'en trahir le myſtere,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'oſe taire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux;

Vengez votre beauté d'un amant infidele,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous cele;
D'un long embraſement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient, évitez ſa préſence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter ſa vengeance.

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PROBUS, où ſommes-nous? Et qu'eſt-ce que je voi?
Quel opprobre pour Rome! & quel affront pour moi!
C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime!
Et, lorſque tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier!
Eh! quel étoit le but où ma valeur aſpire?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer ſous mes coups?
Non; c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina : le reproche ſied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien ;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement ;
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Egorge Cicéron aux yeux de ſa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de ſa fille :
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier ;
Et, Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chere,
Rien ne garantiroit la tête de ſon pere.
Mais de quoi te plains-tu ? Quel eſt mon attentat !
Eſt-ce moi qui prétends t'accuſer au Sénat ?
De l'eſpoir d'être à toi ma tendreſſe enivrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & Céſar, & Craſſus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui reſpire
Eût été, comme moi, ſoumis à ton empire :
Mais, tandis que pour toi je ſéduiſois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs ;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi ?
C'eſt elle qui te perd, ingrat ; ce n'eſt pas moi.
Il eſt vrai qu'en ſon cœur j'ai voulu te détruire ;
Mais c'eſt-là ſeulement qu'attachée à te nuire,

Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh ! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre son amant ?
Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le soin de ta défense :
Je ne sais s'il te doit ou tendresse, ou vengeance ;
Je ne veux sur ce point nul éclaircissement,
Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement.
Mais, par un désaveu, souffre que j'humilie,
A l'aspect du Sénat, l'orgueilleuse Tullie ;
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie, en me perdant, se rend digne de moi ;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux, ni mon estime.
C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui ;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie ;
Ainsi déclarez tout, c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien :
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

❀

SCENE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Mais je vois les Licteurs, & le Conſul s'avance ;
Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu : tu me verras ce jour même au Sénat.

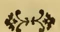
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Probus, ſuivez ſes pas : allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici ſe rendre.



SCENE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait ſigne aux Licteurs de s'éloigner.*

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui ſait régler ſa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le ſort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, ſoigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un ſi noble adverſaire.
Je remportai ſur vous l'honneur du Conſulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous ſavez aſſez que cette préférence,
Qui flattoit vos deſirs, paſſoit mon eſpérance:
Mais le Sénat, toujours en bute à vos mépris,
Réunit en moi ſeul les vœux & les eſprits.
Encor, ſi quelquefois vous daigniez vous contraindre,
Que, fait pour être aimé, vous vous fiſſiez moins craindre,
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectaſſiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le Sénat & les Conſuls enſemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.

Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux;
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous osent nommer parmi des Conjurés.
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ose croire;
Cependant le Sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,
Dès hier vous nomma gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréius descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc; & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre,
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,

Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome,
Parmi des conjurés, c'est moi seul que l'on nomme;
Cependant le Sénat, peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi;
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorsqu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais d'un Consul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,
Et ne point abuser de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de son autorité;
Car enfin tous ces bruits, enfans de sa foiblesse,
N'ont d'autres fondemens qu'un soupçon qui vous blesse.

CICÉRON.

N'est-ce rien, selon vous, que d'être soupçonné?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain,
On est toujours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la Patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends: c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.

Si j'accepte l'emploi, c'eſt à tort qu'on m'accuſe ;
Et je ſuis criminel dès que je le refuſe :
Mais, malgré l'apparcil d'un frivole diſcours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'eſt pas ce qui vous guide :
C'eſt le ſeul mouvement d'une haine perfide,
Que le fiel de Caton ſut toujours enflammer,
Et que mes ſoins en vain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus : j'ai brigué juſqu'à votre alliance ;
Et, lorſque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit raſſurer les eſprits,
Vous oſez le premier ſignaler des mépris !
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'oſe croire,
Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand ſeul contre moi ces bruits injurieux,
Que vous autoriſez avec trop d'imprudence,
Vous qui, de ſon orgueil nourriſſant l'inſolence,
Conſacrez chaque jour ſes tranſports inſenſés ?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne penſez.
Timide, ſoupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ſes craintes ;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité ;
Prompt à ſe courroucer, enclin à contredire,
La haine eſt le ſeul dieu qui le meut & l'inſpire.
Mais c'eſt perdre le temps en diſcours ſuperflus,
Et je reviens aux ſoins qui vous touchent le plus.
Alarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous bleſſe,
L'ardeur d'en triompher vous occupe ſans ceſſe :

Et comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Asie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie:
Mais, mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déja par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt se remplir des troupes de Pompée;
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations,
Vous offre son épée avec ses Légions.
Que d'inutiles soins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré disposer de ma vie!
Car de ces noirs complots, qui causent tant d'effroi,
Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
Je ne présume pas qu'à son devoir soumise,
Elle ait pu vous celer le Chef de l'entreprise.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer?
J'entrevois les raisons qui vous font différer,
C'est que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports suspects d'un malheureux esclave:
Mais mon honneur m'engage à vous désabuser.
Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser;
Son nom garantit tout. Cet esclave est Fulvie;
Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques soins innocens,
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchans.
Qui croiroit qu'un Consul si prudent & si sage,
Eût été le jouet d'une femme volage?
Vous rougissez, Seigneur; mais c'est avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat;

Car c'eſt-là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt-là qu'en héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.

SCENE VI.

CICÉRON, *ſeul.*

DANS quel déſordre il laiſſe mes eſprits!
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris!
Catilina pourroit ne pas être coupable;
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable!
Quel ennemi le ſort nous a-t-il ſuſcité!
Que de courage enſemble, & de ſubtilité!
Son génie éclairé voit, pénetre, ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur:
S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y juſtifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
Employons ſur ſon cœur le pouvoir de Tullie,
Puiſqu'il faut que le mien juſques-là s'humilie.
Quel abyme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, & conſulter Caton;
C'eſt-là que je pourrai, dans le cœur d'un ſeul homme,
Retrouver, à la fois, nos Dieux, nos Loix, & Rome.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

Arrestons, cher Gontran : c'eſt dans ces lieux ſacrés,
Décorés avec faſte, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclorre
Un projet qui m'alarme, & qui les déshonore.
C'eſt ici que bientôt Craſſus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'hiſtoire,
Et qui de leurs aïeux flétriſſent la mémoire,
Vont de leur ſang impur ſceller leur union,
Et livrer Rome entiere à la proſcription.
Heureux, ſi je pouvois, en ce déſordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui ſéduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embraſſer ſa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Miniſtre infidele.

GONTRAN.

Quoi ! des Gaules, ici, Sunnon Ambaſſadeur,
De ce rang ſi ſacré voudroit flétrir l'honneur ?

SUNNON.

Laiſſons l'honneur d'un rang qui n'eſt plus qu'un vain titre,
Lorſqu'un autre intérêt devient mon ſeul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux ;
Mais où ſont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux ?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahiſſe
Parmi des furieux ſans frein & ſans juſtice ?
C'eſt aux événemens à diſpoſer de moi ;
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi ?
A de vils Sénateurs noyés dans la molleſſe ?
A deux Conſuls jaloux & déſunis ſans ceſſe ?
L'un des deux, ſans honneur & ſans fidélité,
Abuſe chaque jour de ſon autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'oſe en faire uſage :
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au-dehors, mépriſable au-dedans,
Le Sénat n'eſt enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, diviſés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage :
A peine il fut formé qu'il détruiſit ſes Rois,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit, & Loix, & Diadême,
Nous le verrons bientôt ſe détruire lui-même.

Allumons le flambeau de la sédition,
Rien ne peut nous sauver que leur division.
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace :
Un Romain, (tu connois sa valeur, son audace ;)
Et quel Romain encor ! César, depuis un an,
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
C'est à nous gouverner que ce héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son empire,
Nous sommes tous perdus ; & Gaulois & Germains
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grece, Rome, & l'Univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble :
Prudent, ambitieux ; l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus, & de tous les talens ;
Intrépide, éclairé ; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient : cher Gontran, laisse-nous.



SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, & j'ai beſoin de vous;
De nos deſſeins ſecrets la trame eſt découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voiſin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le Peuple au Champ de Mars;
De toutes parts, enfin, on murmure, on s'aſſemble:
Mais, objet de leurs cris, ce n'eſt pas moi qui tremble.
L'inſtant fatal approche; &, loin d'en être ému,
Je me ſens tranſporté d'un plaiſir inconnu.
Je craignois les délais, ils ſont toujours à craindre,
Le feu des factions eſt facile à s'éteindre;
Ainſi l'on ne peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter ſur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole:
Je ſuis Gaulois, ainſi fidele à ma parole;
L'honneur eſt parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous ſavez quel joug on m'impoſe en ces lieux,
Et d'un Ambaſſadeur quel eſt le miniſtere;
Que je ſuis retenu par une loi ſévere,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.

D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtere ;
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpere.
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de tyrans ;
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur.
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoique enfant de la Guerre, allaité ſous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité.
C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide,
Et de nos intérêts l'équité qui décide ;
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des Loix ;
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits ;
Auſſi prompts que vaillans, francs, & pleins de nobleſſe,
Obéiſſans par choix, & ſoumis ſans baſſeſſe.
Mais Rome cherche moins, dans ſes vaſtes projets,
A faire des amis, qu'à faire des ſujets.
Comme nous ne voulons que le ſimple héritage
Dont les temps & le ſort firent notre partage,
Voyez ſi, du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce diſcours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majeſté du Tybre :
Mais, dès que de mes ſoins notre ſort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un diſcours magnanime,
Qu'un intérêt ſacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, ſi ma vertu
Ne vous inſpiroit pas un reſpect qui m'eſt dû.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un Miniſtre ſoupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir ſoulager l'Univers,
Je prétende au contraire appeſantir ſes fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offenſe,
Et qui peut vous ſéduire à force de prudence.
Je ſuis Chef, il eſt vrai, d'un parti dangereux,
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux;
Souvent, pour s'aſſurer de leur obéiſſance,
Il faut laiſſer régner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés eſt un choix haſardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle,
A quelquefois beſoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la ſoif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut uſer du flambeau de la guerre,
Que pour ſubjuguer Rome, & déſoler la Terre,
Vous vous trompez, Sunnon. Conſidérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat;
Trouvez enfin dans Rome un ſeul trait qui réponde
A ſon titre pompeux de maitreſſe du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.

Mais je ſuis las de voir triompher l'injuſtice,
Il eſt temps que mon bras s'arme pour leur ſupplice ;
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux :
Voilà, mon cher Sunnon, le ſeul but où j'aſpire,
Non au funeſte honneur de conquérir l'Empire ;
Et comme j'ai toujours eſtimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne préſumez pas que de votre courage,
Dans ces murs malheureux, je veuille faire uſage.
Les Conjurés & moi, quel que ſoit le danger,
Nous n'avons pas beſoin d'un ſecours étranger ;
Au contraire, je veux que, fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un aſyle :
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout ſemble me livrer une Ville alarmée ;
Mais loin de ſes remparts Rome a plus d'une Armée.
Que le Sénat ici tombe ſous mes efforts ;
Ce n'eſt point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, & qui ſe multiplie
Dans l'Univers entier, comme dans l'Italie,
Que je vaincrai ſouvent ſans le rendre ſoumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, ſi les Deſtins me ſont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis ſecourables,
Quelque retraite, enfin, dans un jour malheureux ;
De vous, de vos amis, c'eſt tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah ! dès que votre bras s'arme pour la justice ,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse :
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans ?

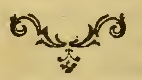
SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main , ce sont-là nos sermens.
Adieu , Catilina : quelqu'un vient : c'est Tullie.

SCENE III.

CATILINA, *seul.*

Que sa triste vertu me pese & m'humilie !
Fuyons ; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la Gloire , aux attraits de l'Amour.



SCENE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARRESTEZ un moment, j'ai deux mots à vous dire.
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inſpire,
Je ne ſais ſi je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une Amante en courroux,
Si mes cruels ſoupçons vous ont fait une offenſe,
N'en accuſez que vous, & votre fier ſilence;
Car vous pouviez d'un mot déſabuſer mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeſte erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon eſtime,
Un témoin dont le nom vous eût abſous du crime,
Et que rendoit ſuſpect ſon amour irrité?
Vous ſavez de mes mœurs quelle eſt l'auſtérité;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ſes coupables tranſports?
Falloit-il expoſer une ame vertueuſe
A ſervir les fureurs d'une ame impétueuſe?

CATILINA.

Ah! je n'étois déja que trop humilié

De voir à vos mépris mon rang ſacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût ſa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A reſpecter ſes feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre;
Et ſon ſexe, & ſon nom, tout m'oblige à la plaindre
Ainſi, loin d'inſulter à ſon déguiſement,
Faiſons-la de ces lieux ſortir ſecrétement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point ſa folle jalouſie.
Loin de vous préſenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire?
Croyez-moi, mépriſez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorſqu'on oſe attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, ou je fuie?
Que, laiſſant le champ libre à l'inſenſé Caton,
Je ſouffre qu'en public il flétriſſe mon nom?
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur ſon abſence même, au Sénat me défere?
Comment! lorſque vous-même échauffant ſa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur,

Que sur de faux rapports déja l'on délibere,
Que contre moi Caton éclate sans mystere,
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement?
Que le Consul, enfin, touché de mon absence,
Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
Ah! ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer & triompher de moi:
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous pussiez me tromper à mon tour.
La plus légere peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi;
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi:

Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi ! vous pouvez m'aimer, & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier ?
L'Amour vous justifie, & reprend son empire ;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire :
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah ! laissez-moi l'honneur de vous concilier ;
Laissez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas ! étoit-ce à moi d'en parler la premiere ?
L'Amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix !
Vous êtes des Romains la plus noble espérance,
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat ?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre ;
Et bientôt vos amis, ardens & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née ?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains,
Accordez à mes pleurs la grace des Romains,

Et qu'il ſoit dit, du moins, de l'heureuſe Tullie,
Que le Dieu de ſon cœur fut Dieu de ſa Patrie.

CATILINA.

Ah, Madame ! ceſſez de vouloir m'abuſer.
J'aimerois mieux vous voir, conſtante à m'accuſer,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi ! c'eſt moi qu'on veut perdre, & c'eſt moi qu'on implore !
Que dis-je ? c'eſt à moi que Tullie a recours,
Pour ſauver les cruels qui pourſuivent mes jours !
C'eſt pour eux, non pour moi qu'elle verſe des larmes !
Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conſpirer à l'envi !
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me ſurprendre.
Eh ! ſur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?
Quoi ! ſur le ſeul rapport d'un témoin mépriſable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable ?
Et, ſans en exiger d'autre éclairciſſement,
Votre auſtere vertu ſacrifie un amant ?
Cet exemple eſt ſi grand, qu'il faut que je l'imite ;
Plus vous m'attendriſſez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien ! cruel, adieu, pour la derniere fois.

SCENE V.

CATILINA, *ſeul.*

QUE je me ſens touché ! Que mon ame eſt émue !
Ah ! que n'ai-je évité cette fatale vue !
Mais j'apperçois Probus.



SCENE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que, dès ce même instant, Seigneur, il faut partir;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! seul & sans défense?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence;
Ainsi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y pensez-vous?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.

Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un ſecret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; & je brave un péril qui vous glace :
Le ſuccès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illuſion le ſuit;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'inſtant le plus terrible éclaire ſon courage,
Et le plus téméraire eſt alors le plus ſage.
L'imprudence n'eſt pas dans la témérité;
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté :
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques-à l'inſolence;
Et je ſais, pour domter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON, *& le reste des Sénateurs.*

CICÉRON.

Arbitres souverains de Rome & de ses Loix,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire ;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je, sans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla,
Lui que la cruauté, l'orgueil & l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ?

Lui qui, toujours coupable, & toujours impuni,
Veut ce que n'eût osé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains ? O vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore,
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'Etat & des Loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-àt-our,
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire,
Que Rome eut un Sénat & des Législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos peres
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres ?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?
Ah ! de vos premiers temps rappellez la mémoire ;
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ?
Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un Trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable ;
Voyez de votre État la chûte épouvantable,

Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce Vainqueur du Héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple citoyen diſtinguer le grand-homme.
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit en tremblant à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles;
Il fait plus, ce tyran, las de régner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain,
Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécille,
Qui, charmé d'hériter de ſon autorité,
Eleva juſqu'au Ciel ſa généroſité,
Et nomma ſans rougir pere de la Patrie
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de ſa vie.
Si vous euſſiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina;
Par-là vous étouffiez ce monſtre en ſa naiſſance,
Ce monſtre qui n'eſt né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'eſt-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat
Que Caton de ſon nom croit rehauſſer l'éclat?
Mais il devroit ſavoir que l'homme vraiment ſage
Ne ſe pare jamais de vertus hors d'uſage.

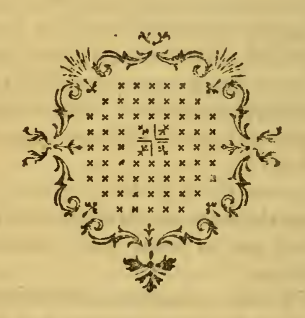
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux ?
Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?
Rome est ce qu'elle fut : ses changemens divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers ?
Non ; car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un Censeur orgueilleux,
Qui se trompe toujours au zele qui l'enflamme.
Que Caton, à son gré, nous méprise & nous blâme,
N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? Quel péril vous menace ?
Un simple citoyen vous alarme & vous glace !
A percer ses complots j'applique en vain mes soins,
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs & les soldats ?
Les fureurs de Caton & son impatience
Dans le sein du Sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cæpion, Lentulus,
Dolabella, César, & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence ;
On craint Catilina, cependant on l'offense :
Mais, plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.

Et quel eſt, dites-moi, le témoin qui l'accuſe ?
Une femme jalouſe, & que l'amour abuſe,
Qui, ſur les vains ſoupçons d'une infidélité,
Veut ſurprendre à ſon tour votre crédulité;
Qui, ſans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine.
Si je plains l'accuſé, c'eſt parce qu'on le hait;
Voilà le ſeul témoin qui prouve ſon forfait:
Car la haine a ſouvent fait plus de faux coupables,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus; & quand même il ſeroit criminel,
Faut-il comme Caton être toujours cruel?
Dans ſon ſang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu'un ſeul remords peut vous rendre un grand-homme:
La rigueur n'a jamais produit le repentir,
Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'on nous le fait ſentir.
Rome n'eſt plus au temps qu'elle pouvoit, ſans craindre,
Immoler à la Loi quiconque oſoit l'enfreindre;
D'ailleurs, il eſt toujours imprudent de ſévir,
A moins qu'en ſûreté l'on ne puiſſe punir.
De quatre légions qui campoient vers Prénefte,
Celle de Manlius eſt la ſeule qui reſte:
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous aſſurés que quelqu'un l'oſera?
S'il échappe à vos coups, redoutez ſa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embraſſer ſa défenſe.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuiſſans décrets qu'il ſauroit éviter.

Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne ;
Et qu'à ſon repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de ſon ſort,
Conſul, qu'à l'inſtant même on lui donne la mort.



SCENE II.

CATILINA, & les Acteurs de la Scene précédente.

(Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se leve à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.)

CATILINA.

La mort? à ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi.
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zele.

CICÉRON.

Téméraire, au Sénat quel ordre vous appelle?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi ! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oſer paroître en armes dans ces lieux !

CATILINA.

Que mes armes, Conſul, ne bleſſent point vos yeux :
Mais, ſur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez, ſur d'autres points, que j'oſe vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout ſoumis,
J'eſpere cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'eſt en Citoyen que je vais me défendre ;
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur.
Pardonnez, Cæpion, Craſſus, & vous, Préteur ;
Antoine, à votre tour ſouffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
Céſar ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
Car entre nous & lui, grace à ſon imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien, Peres Conſcripts, êtes-vous raſſurés ?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés.
Leurs chefs, & leurs ſoldats, cette nombreuſe armée,
Dont Rome en ce moment eſt ſi fort alarmée ;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs :
C'eſt ſur ce ſeul témoin qu'une beauté ſi chere
Me croit dans le deſſein d'aſſaſſiner ſon pere,
D'égorger le Sénat ; & vous le croyez tous !
Malheureux que je ſuis d'être né parmi vous !

Sylla vous méprisoit ; & moi je vous déteste.
De nos premiers Tyrans vous n'êtes qu'un vil reste ;
Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-temps tourmentez l'Univers !
Je hais trop les tyrans, pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur & vomit & recele,
Qui, le jour & la nuit, semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il est vrai qu'autrefois, plus jeune & plus sensible,
(Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,
Vous l'ignorez encor,) je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
L'objet qui vous dérobe à ma juste colere
Ne parloit point alors en faveur de son pere ;
Mais un autre penchant, plus digne d'un Romain,
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
Je sentis, malgré moi, l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit rassurer les esprits,
Une femme en fureur les trouble par ses cris ;
A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble,
Et c'est pour les servir que le Sénat s'assemble !

C'eſt ſur ſes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux.
Orgueilleux Citoyen, dont l'auſtere ſageſſe
Eſt moins principe en lui qu'un fruit de ſa rudeſſe;
Tyran Républicain, qui, malgré ſa vertu,
Eſt le plus dangereux que Rome ait jamais eu:
Par lui ſeul, d'entre nous la concorde eſt bannie;
C'eſt lui, qui, du Sénat détruiſant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos diviſions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner; hé bien, qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à ſon gré d'un Sénat ſubalterne,
Qui, lâche déſerteur de ſon autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel eſt aujourd'hui l'ordre de vos Comices?
Le tumulte & l'effroi n'en ſont que les prémices:
De chaque élection le meurtre eſt le ſignal,
Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal,
Un Conſul tout ſanglant, mais trop juſte victime
D'un Peuple malheureux qu'à ſon tour il opprime:
Tous vos choix ſont ſouillés par des aſſaſſinats;
Ainſi furent nommés vos derniers Magiſtrats;
C'eſt ainſi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on oſa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'éleve, & le Patricien
Se donne, ſans rougir, un pere Plébéien;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laiſſez profaner la majeſté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des Loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois;

Le voilà ce Sénat qui fait trembler la Terre,
Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Justice, autrefois votre Divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité;
La décence, les Loix, la liberté publique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique;
Caton est devenu notre législateur,
L'idole des Romains....

CICÉRON.

Et vous le destructeur,
Traître: si le Sénat vous eût rendu justice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice;
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foiblesse des Loix.

CATILINA.

Eh bien, pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrans monument précieux:
Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il disposé de sa vie?
Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

CICÉRON.

Laissons-là Manlius: parlons de vos projets;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices,
Vous êtes convaincu; le crime est avéré;
Déja sur votre sort on a délibéré;
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?
Ainsi, ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens! savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Instruit de votre haine & de mon innocence,
Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance;
Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour, suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
Moi, qui retiens le fer suspendu sur vos têtes;
Moi, qui, sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux;
Moi, qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage!
(*montrant Cicéron.*)
J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;
Il en est cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, & que Rome est à plaindre!
Laissons-là Manlius, Consul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à son dernier instant,

Qu'au plus affreux danger le Sénat eſt en proie,
Qu'on va faire de Rome une ſeconde Troie !
Lorſque vous ne ſongez qu'à me faire périr,
Ingrats, ſur vos malheurs je me ſens attendrir :
Je ſens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie ;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous ſacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Eh bien ! rompez, Seigneur, un ſi cruel ſilence ;
Puniſſez en Romain l'ingrat qui vous offenſe ;
En faveur de vous-même oſez tout oublier,
Et ſauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'inſtant du ſacrifice
Pour ſervir ce Sénat qui m'envoie au ſupplice ;
Depuis huit jours entiers j'aſſemble mes amis ;
Les voilà ces complots que je me ſuis permis !
Mais, malgré tous les ſoins d'une ame généreuſe,
Ils m'ont fait ſoupçonner d'une trame honteuſe.
Armez ſans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez ſauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce ſoir, doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius !

CATILINA.

Oui, Conſul, craignez qu'avant la nuit,
Aux dépens de vos jours on n'en ſoit trop inſtruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entrepriſe;
Veillez, ou de ſa part craignez quelque ſurpriſe.
Je n'ai pu découvrir le reſte du parti :
C'eſt à vous d'y penſer ; vous êtes averti.
Manlius vous trahit; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
En combattant pour vous, je ſuis aſſez vengé.
Vous pouvez déformais ou douter, ou me croire,
J'ai rempli mon devoir & ſatisfait ma gloire.
Mes amis ſont tout prêts, vous pouvez les armer,
Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer;
Vous les connoiſſez tous: ſongez au Capitole,
Garniſſez l'Aventin, les portes de Pouzole;
Il faut garder ſur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller ſur le mien;
Car le plus grand effort de ce complot funeſte
Eclatera ſans doute aux portes de Préneſte,
Et mon palais y touche; on peut s'y ſoutenir,
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroiſſez émus, & rougiſſez peut-être
D'avoir pu ſi long-temps me voir ſans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts ſi ſanglans, dont vous êtes confus,
Aurois je triomphé de votre défiance?
Non, j'en ai fait ſouvent la triſte expérience,

On ne guérit jamais d'un violent ſoupçon ;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poiſon ;
Et, dans tout intérêt, la vertu la plus pure
Peut être quelquefois ſuſpecte d'impoſture :
Mais, pour calmer les cœurs, je ſais un ſûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je ſuis Citoyen.
On connoît Cicéron ; & ſa vertu ſublime
A ſu dans tous les temps lui gagner votre eſtime ;
Il en eſt digne auſſi par ſa fidélité.
Caton vous eſt connu par ſa ſévérité :
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais, dès ce moment, ſans amis, ſans eſcorte,
Me mettre en leur pouvoir ; choiſiſſez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon ſort on le laiſſe le maître,
Qu'il me traite en héros, ou me puniſſe en traître.
Souffrez que, ſans tarder, je remette en ſes mains
Un homme, la terreur, ou l'eſpoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
Mais ſi tu l'es, tu n'es qu'un homme déteſtable ;
Car je ne vois en toi que l'eſprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus ſcélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place ;
De vos ſoins par ma voix le Sénat vous rend grace :
Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,
Ainſi que notre eſpoir, notre plus ferme appui.

Nos injuſtes ſoupçons n'ont plus beſoin d'otage ;
D'un homme tel que vous la gloire eſt le ſeul gage.
Vous, Sénateurs, veillez à notre ſûreté.
Il s'agit du Sénat & de la liberté ;
Courons ſans différer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina : j'attends de votre zele
Tous les ſecours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
Rome a beſoin de vous, & de votre valeur ;
Combattez ſeulement, ma crainte eſt diſſipée.

CATILINA, *à part, regardant ſortir Cicéron.*

Va ; ma valeur bientôt ſera mieux occupée.
Elle n'aſpire plus qu'à te percer le ſein.



SCEN

SCENE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein?
D'où naît ce désespoir ? éclaircis ma surprise.
Après avoir formé la plus haute entreprise,
Toi-même tu détruis de si nobles projets !
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets !

CATILINA.

Arrête, Céthégus : tu me prends pour Tullie.
Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie :
Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés.
Mais, avant tout, dis-moi l'état des Conjurés ;
Et s'il en est quelqu'un qui tremble, ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en assurance.
Autour du vase affreux par moi-même rempli
Du sang de Nonius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais, j'ai rassemblé leur troupe :
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ;
Et, se liant à toi par des sermens divers,
Sembloient dans leurs transports défier les Enfers.
De joie & de frayeur mon ame s'est émue ;
César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA.

Céſar n'a pas beſoin de ſermens avec moi ;
Et ſon ambition me répond de ſa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devroit ſurprendre,
Qui, ſur un ſeul regard, aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois ſoupira pour Fulvie ;
Corrompu par ſes pleurs, ou par ſa jalouſie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron ;
Mais, d'un deſſein ſi lâche informé par Céſon,
Un inſtant m'a ſuffi pour prévenir le crime :
Ma main fumoit encor du ſang de la Victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat,
Qui pourra (s'il apprend ce nouvel attentat)
Croire qu'en ſa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que, pour le gagner, je l'ai défait d'un traître.
Au-reſte, ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides eſprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes ;
Ne pouvant, ſans nous perdre, armer un ſeul guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même !
Des poſtes différens, fauſſement indiqués,
Qui, ſelon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient : mais il faut, par la ruſe,
Diſperſer les ſoldats d'un Sénat qu'elle abuſe.

Prends garde, cependant, qu'à des ſignes certains
On puiſſe diſtinguer nos ſoldats, des Romains.
Le Palais de Sylla, notre plus fort aſyle,
Pourra ſeul plus d'un jour tenir contre la Ville.
Céſon, de Manlius devenu ſucceſſeur,
Avec ſa légion doit ſervir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, Préfet de ſix cohortes
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Rufus n'a de ſoutien, ni d'amis, que Caton;
Et je n'ai convaincu, ni lui, ni Cicéron.
Si Rufus, dont je crains le courage & l'adreſſe,
Pénetre les complots où Céſon s'intéreſſe,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céſon, ou rompre ſes projets:
C'eſt l'unique moyen de tromper notre attente;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laiſſés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'eſpoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les ſurprendre.
Soit pour s'en emparer, ou ſoit pour le défendre,
Autour de mon Palais ils vont tous accourir;
Que ce ſoit pour ma perte ou pour me ſecourir,
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde, & qu'il me feroit doux
De pouvoir, d'un ſeul coup, les ſacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus; je vais revoir Tullie.

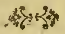
CÉTHÉGUS.

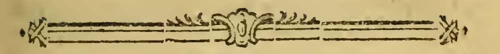
C'eſt elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats, ses soins & son amour.
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance ;
De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer ;
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet,
Dont je puis avoir seul pénétré le secret :
Ce n'est pas tout, je veux, par Tullie elle-même,
M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime :
Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître,
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant ;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et, de la même main songe à punir Fulvie,
De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie.
Plus de ménagemens, de pitié, ni d'égards ;
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, *seul.*

CATON ne paroît point ; & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie :
Trop heureux, si je puis, à mon tour, lui cacher
Le peril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus, si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des piéges qu'on lui tend habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomtables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains !

O toi, qu'en ſes malheurs Rome toujours implore,
Et que, ſans te nommer, en ſecret elle adore,
Toi, qui devois un jour, couronnant ſes exploits,
Soumettre à ſon pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable Génie,
La ſauver de l'opprobre & de la tyrannie.
Caton ne revient point : je crains que ſon ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne ſon grand cœur.



SCENE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.

MAIS je le vois, c'eſt lui. Quoi! vous êtes en armes ?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce déſordre affreux,
Vous promettre, Conſul, quelque ſuccès heureux :
Le deſtin du Sénat eſt d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe eſt encore inviſible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps,
Sans pouvoir reconnoître un ſeul des combattans.
Nos ſoldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire.
J'ai vu, non ſans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs :
La nuit achevera bientôt de tout confondre ;
Et Rufus de Céſon n'oſe plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous ſecourir,
Il ne nous reſtera que l'honneur de mourir :
Mais, ſi nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente ſur lui ſera toujours trompée :
Son Lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiede Général.

Cependant il eſt temps que Pétréius arrive,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole eſpoir de pouvoir ſe ſurprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré;
Aux portes de Préneſte il ne s'eſt point montré;
L'intrépide Rufus, qui s'en eſt rendu maître,
A ce poſte, du moins, ne l'a point vu paroître;
Et je crains qu'il ne ſoit au Palais de Sylla,
Car j'en ai vu ſortir Célius & Sura.
Pomponius, ſuivi d'une troupe fidelle,
L'inveſtit, & pour vous rien n'égale ſon zele:
Il a fait mettre aux fers, ſur l'avis de Céſon,
Pluſieurs ſéditieux, les Gaulois & Sunnon.
Soit haîne, ſoit mépris, deſſein ou négligence,
L'indifférent Craſſus garde un honteux ſilence:
Céſar ſe tait auſſi; quel qu'en ſoit le ſujet,
Rien n'eſt ſi-dangereux que Céſar qui ſe tait;
Cependant ſon Palais, dans une paix profonde,
Eſt, ſelon ſa coutume, ouvert à tout le monde.
La moitié du Sénat défend le Champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & ſouillé de carnage.
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux ! quel bonheur extrême !
Qui l'a donc immolé ?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Conful, vous m'alarmez ; & je crains que Céfon
N'abufe comme vous d'un injufte foupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh ! qui de tant de maux pourroit être l'auteur ?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire ?
A de fauffes lueurs vous laiffez-vous féduire ?
Que Manlius foit mort, qu'il l'ait facrifié,
C'eft prouver feulement qu'il s'en eft défié :
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux que, moins lent à punir fes forfaits,
Du chef des Conjurés Céfon nous eût défaits !
Si de quelques fuccès fon audace eft fuivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que fa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?

Bientôt juſques ſur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'eſt trop s'arrêter.

CATON.

Conſul, daignez attendre ;
Je ne ſouffrirai point qu'abandonnant ces lieux,
Vous oſiez expoſer des jours ſi précieux :
C'eſt votre ami, c'eſt moi qui vous en ſollicite.
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,
Par mon ordre bientôt va ſe rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.



SCENE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

Mais je vois Lucius; que vient-il nous apprendre?

LUCIUS.

Qu'à l'inſtant près de vous Pétréius va ſe rendre;
J'entends déja ſon nom voler de toutes parts,
Et déja ſes ſoldats ont bordé les remparts.
Sans le ſecours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du Palais de Sylla,
Renverſer, foudroyer nos plus fermes cohortes;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes:
Je l'ai vu preſque ſeul ſe mêler parmi nous;
J'ai vu Céſon lui-même expirer ſous ſes coups:
De qui l'oſe attaquer la ruine eſt certaine,
Et Rufus contre lui ne ſe ſoutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers: il eſt temps de partir.



SCENE IV.

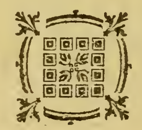
CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, où courez-vous, tandis que le carnage
Au Soldat furieux laiſſe à peine un paſſage?

CICÉRON.

Raſſurez-vous, ma fille, & reſtez en ces lieux;
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux.
Ce Temple, en attendant, vous ſervira d'aſyle:
Que ſur Rome & ſur moi votre cœur ſoit tranquile.



SCENE V.

TULLIE, *seule.*

ESPOIR des malheureux, Dieux, ſoyez mon recours.
Hélas ! c'eſt de vous ſeuls que j'attends du ſecours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on ſe tait : ô ſoupçon qui me tue !
Que je plains les malheurs de ce fatal décret,
Que mon pere a paru m'accorder à regret !
Loin d'oſer ſur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer ſon ſilence ?
J'entends avec fureur nommer Catilina ;
On dit qu'il ſe retranche au Palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître :
Eſt-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être ?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
Quel uſage fait-il de ſa fidélité ?
Aucun de ſes amis n'accourt pour ma défenſe ;
Et tous, juſqu'à Probus, évitent ma préſence.
D'un funeſte décret n'aurois-je armé ſa main
Que pour voir immoler juſqu'au dernier Romain ?
Cruel Catilina, ſoit perfide ou fidele,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
Que dis-je ? Et Manlius, qu'il a ſacrifié,
Ne l'a-t-il pas déja plus que juſtifié ?

Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage !
On vient : c'eſt lui. Je ſens redoubler mon effroi.

SCENE VI.

CATILINA *ſans épée, un poignard à la main,*
TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Quoi ! tout couvert de ſang ! Quel déſordre effroyable !
A qui réſervez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je ?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon ſort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'expoſera pas.
Tandis qu'au déſeſpoir tout mon cœur eſt en proie,
Mes cruels ennemis ſe livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne ſera plus ſouillé que de mon propre ſang.

TULLIE, *à part.*

Fatale vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !
(*à Catilina.*)
Ecoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos ſens.
Qui peut vous arracher ces terribles accens ?
Si vous êtes vaincu, mon pere eſt donc ſans vie ?

CATILINA.

Eh ! ſait-il ſeulement qu'on meurt pour la Patrie ?
Ce n'eſt pas vous, c'eſt lui que je cherche en ces lieux :
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux ! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reſtera qu'une inutile rage !
Ah ! ſi j'euſſe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au deſtin pardonner mon malheur :
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible ?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis, dignes d'un ſort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'oſe vivre après vous !
Quoi ! Sylla preſque ſeul, plus heureux que grand homme,
N'eut beſoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi, triſte jouet du perfide Céſon,
Je ſuis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron !
Quoi ! dans le même inſtant qu'il faut que Rome tombe,
C'eſt toi qui la ſoutiens, & c'eſt moi qui ſuccombe !
Mon génie, accablé par ce vil Plébéien,
Sera donc à jamais la victime du ſien !

Après m'avoir ravi la dignité ſuprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même !
Fortune des Héros, ce n'eſt pas ſur les cœurs
Que l'on te vit toujours meſurer tes faveurs.
Que l'on doit mépriſer les lauriers que tu donnes,
Puiſque c'eſt Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !
O de mon déſeſpoir vil & foible inſtrument,
Tu me reſtes donc ſeul dans ce fatal moment !
Mes généreux amis ſont morts pour ma défenſe ;
Et, pour comble d'horreur, je mourrai ſans vengeance !
Dieux cruels, inventez quelque ſupplice affreux,
Qui puiſſe être pour moi plus triſte & plus honteux !

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu ? Quand la mort t'environne,
Ton cœur reſpire encor le fiel qui l'empoiſonne,
Et gémit de laiſſer des crimes imparfaits !

CATILINA.

Qu'entends-je ! on m'oſe ici reprocher des forfaits !
Cœur foible, qui, rampant ſous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une ſource de crimes,
Vaine erreur, qu'un grand cœur ſut toujours dédaigner,
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome eſclave, ſans frein, avoit beſoin d'un maître,
J'ai voulu lui donner le ſeul digne de l'être,
C'eſt moi ; ſi vous oſez condamner ce projet,
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.

N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire;
Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révere,
Lui, dont la seule gloire est d'être votre pere?

TULLIE

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomtable cœur;
Les momens nous sont chers; & celui-ci, peut-être,
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, si dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,
Je pourrois, sans rougir, chérir votre mémoire:
Mais se donner la mort pour de honteux complots;
Est-ce donc là mourir de la mort des héros?
Je devrois vous haïr; mais votre mort prochaine
Eteint tout sentiment de vengeance & de haîne:
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,

Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne ſait plus aujourd'hui que pleurer ſa victime.
Barbare, ſi jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel ; c'eſt moi-même,
C'eſt une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
C'eſt ma douleur qui va me conduire au tombeau ;
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau ?
Reconnoiſſez ma voix ; c'eſt la fiere Tullie
Que l'Amour vous ramene & vous reconcilie,
Qui veut vous arracher à votre déſeſpoir,
Et qui ne rougit plus de trahir ſon devoir.
Songez, Catilina, que Rome eſt votre mere ;
Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chere :
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont ſoumis l'Univers :
Pour ſauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes ;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre ſang, ni du ſang des Romains :
Je vais vous dérober au coup qui vous menace ;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace eſt dans mes mains, cœur indigne du mien ;
Cicéron vous a-t-il déja tranſmis le ſien ?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie ?
L'accepter, ce ſeroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien ! cruel, mépriſe un pardon généreux,

J'y consens ; mais du moins, dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous ? ma mort ? La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je sens que ma raison s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais, malgré toi, tu me suivras, barbare :
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
Quoi ! c'est Catilina qui manque de constance !
Malheureux, qu'attends-tu, sans armes, sans défense ?
Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux ?
Ingrat, suis-moi ; du moins une fois en ta vie,
Reconnois, par pitié, l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé sa tendresse & ses pleurs,
Prête-moi ce poignard.

CATILINA *se perce, & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout est fini pour moi : mais, si je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; & que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort seule éteindra le courroux ?
Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.



SCENE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA,
voyant arriver les Conjurés qu'on mene au supplice.

VOICI le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.



SCENE VIII & DERNIERE.

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA, LES LICTEURS.

CATILINA,
voyant paroître Cicéron & Caton.

Il ne me reſtoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(à Cicéron.)
Approche, Plébéien, viens voir mourir un homme
Qui t'a laiſſé vivant pour la honte de Rome.
(à Caton.)
Et toi, dont la vertu reſſemble à la fureur,
Au gré de mes deſirs tu feras ſon malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(Il fait un mouvement pour ſe lever.)
Qu'heureuſement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'eſt point changé.
O Céſar! ſi tu vis, je ſuis aſſez vengé.

FIN.

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE;

Représentée, pour la premiere fois, le 23 Décembre 1754.

A MADAME



A MADAME BIGNON,

Maitresse des Requêtes.

MADAME,

VOUS dédier le Triumvirat, c'est offrir un enfant à sa mere : heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à

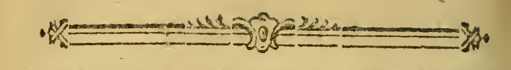
moi pour ſon éducation ! Plus heureux encore, ſi vous euſſiez pu le douer d'une portion de ce génie ſi ſage & ſi éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modeſtie portée juſqu'à l'excès, vous force trop ſouvent de condamner à un ſilence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui ſe laſſent de vous entendre ? Quand on ſait ſi bien penſer & ſi bien parler, je crois, MADAME, qu'il eſt honteux de ſe taire ; je ſouhaite que ce reproche faſſe plus d'effet ſur vous, que n'en ont fait ſur moi vos judicieux avis ; mais on n'eſt pas Poëte impunément : malgré un grand nombre de fautes, que j'aurois pu éviter ſi je n'euſſe conſulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter ſans répugnance l'hommage que je vous rends, avec ſerment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez d'entreprendre. Vouloir

bien devenir, à votre âge, le Précepteur d'un homme de quatre-vingt & un ans, eſt un trait digne de vous.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,
JOLYOT DE CRÉBILLON.

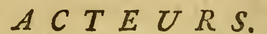


PRÉFACE.

Il y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt & un ans, âge qui ſemble inviter à l'indulgence, ſe ſoit vu auſſi cruellement traité par la cabale, que je le fus à la premiere apparition de cet Ouvrage; il eſt rare en même temps que le Public ſe ſoit jamais déclaré ſi vivement & ſi promptement contre des manœuvres odieuſes qui l'avoient indigné, puiſqu'à la ſeconde repréſentation de cette Tragédie, il me prodigua plus d'applaudiſſemens, que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Pieces : on eût dit qu'il ſe faiſoit un point d'honneur de protéger un vieux nourriſſon qu'il a paru adopter dès ſes premieres productions. Malgré les bontés dont il

m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'abſurdités contre cet Ouvrage, juſqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la ſatisfaire, qu'une méchanceté ſi ſtupide : je laiſſe à penſer quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchaînement me feroit croire que je puis encore exciter l'envie; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les ſuffrages du Public, & de lui donner des marques de ma reconnoiſſance : je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaiſe humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.





ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR, } *Triumvirs.*
LÉPIDE, }

CICÉRON, *Consul.*

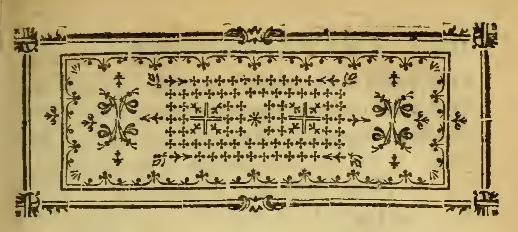
TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

MÉCENE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du grand Pompée.*

La Scene est à Rome, dans la Place publique.

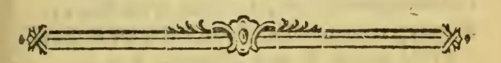


LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE, *seule.*

Ou vais-je, infortunée ? & quel eſpoir me luit?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuſe nuit !
Effroyable ſéjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du ſang des Maîtres de la Terre,

Lieux, dont le ſeul aſpect fit trembler tant de Rois,
Palais, où Cicéron triompha tant de fois,
Déſormais trop heureux de cacher ce grand-Homme,
Sauvez le ſeul Romain qui ſoit encor dans Rome.

(*appercevant le Tableau des Proſcrits.*)

Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau ?
Ah! que de noms ſacrés proſcrits ſur ce tableau !
Rome, il ne manque plus, pour combler ta miſere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux Pere,
Qu'on peut, ſans t'offenſer, nommer auſſi le tien;
Hélas! après les Dieux, il eſt ton ſeul ſoutien.

(*à la Statue de Céſar.*)

Toi, qui fis en naiſſant honneur à la Nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuſe impoſture,
Trop aimable Tyran, illuſtre ambitieux,
Qui triomphas du ſort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eſt ton fils, a plus fait pour ta gloire

(*Elle montre le nom d'Octave à la tête des Proſcripteurs.*)

Que ce Tigre adopté pour flétrir ta mémoire :
Céſar, vois à quel titre il prétend t'égaler,
Mais c'eſt en proſcrivant qu'il ſait ſe ſignaler;
Sacrifie à nos pleurs ce Succeſſeur profane,
Si ton cœur l'a choiſi, ta gloire le condamne;
Ce n'eſt pas ſous ſon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin;
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,
Nous reſpirions, du moins, ſans honte & ſans alarmes :
Loin de rougir des fers qu'illuſtroit ta valeur,
On ſe croyoit paré des lauriers du vainqueur;

Mais ſous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome, arbitre des Rois, va gémir en eſclave.
Quel ſpectacle nouveau vient me remplir d'effroi!
(à la Statue de Pompée.)
Ah! Pompée, eſt-ce là ce qui reſte de toi?
Miſérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monument de vengeance & de haine!
Plus on diſperſera vos reſtes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ſes malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus;
A ce nouveau Céſar, ſois un nouveau Brutus.
Octave eſt ſi cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ſes yeux pourroit paroître un crime...

SCENE II.

CLODOMIR, TULLIE.

TULLIE.

Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas, que je le plains! c'eſt le chef des Gaulois;
Tandis que pour mon pere il expoſe ſa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en eſt fait, la colere céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte;
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux;
Les Autels ne ſont plus qu'un refuge effroyable
Que ſouille impunément le glaive impitoyable :
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats :
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere;
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere :
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des Eſclaves traîner leurs Maîtres expirans :
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit, à les voir, l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'eſt le dernier jour de la Nature entiere;
Et, pour comble de maux dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends;
D'infortunés proſcrits une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſalla, Metellus & Piſon,
Mais ce n'eſt rien pour moi ſi je n'ai Cicéron;
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique,
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant;

C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi fuir ! Ah ! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein,
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin ;
Les pleurs, pour m'ébranler, ſont de trop foibles armes;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au déſeſpoir ;
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeſte :
De ce pere ſi cher, le ſeul bien qui vous reſte,
L'implacable Fulvie a juré le trépas ;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de ſon ſang cette auguſte retraite
Qui n'eſt pour Cicéron ni ſûre, ni ſecrete ;
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux,
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux ;
Dangereux & prudent, plus adroit que ſincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere ;
Mécène eſt avec lui. Ce ſage Courtiſan,
Peu digne du malheur de ſervir un Tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans ſavoir que, peut-être, il travaille à ſa perte.
Octave vous adore, & prétend, à ſon tour,
Que votre pere & vous couronniez ſon amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie ;

Votre hymen mettra fin à leur diviſion,
Et c'eſt mon ſang qui va ſceller leur union.

TULLIE.

Votre ſang! Ah! croyez qu'il n'eſt point de puiſſance
Que je n'oſe braver ici pour ſa défenſe;
Eh! quel ſang fut jamais ſi précieux pour nous?
Eſt-il quelque Romain qui le ſoit plus que vous?
Clodomir, il eſt temps de vous ouvrir mon ame:
J'ai vu, ſans m'offenſer, éclater votre flamme.
J'ai ſouffert ſans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretînt de ſes feux;
Et, cédant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi long-temps inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu,
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine,
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix:
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre,
Si ce cœur, pénétré de vos ſoins généreux,
N'avoit cru vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaîne;

Plaignez-moi, plaignez-vous, mais respectez mon cœur,
Ses regrets, son devoir, sa gloire & sa candeur.
Un Rival... A ces mots, ne craignez rien d'Octave,
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Esclave :
Un Rival plus heureux va causer nos malheurs,
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs.
Pour la derniere fois, écoutez leur langage,
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le Fils du grand Pompée, hélas ! que n'est-ce vous !
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux !
C'est vous en dire assez, & j'en dis trop peut-être;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître,
Consultez mon devoir... Ah ! fuyez, Clodomir,
Quelqu'un vient, & je crois que c'est un Triumvir :
Mon pere vous attend.

SCENE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

VERTUEUSE Tullie,
Arrêtez un moment, c'est moi qui vous en prie;
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux ?

Triumvir malgré moi, tyran ſans barbarie,
Je venois avec vous pleurer ſur la Patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu,
Dont je ne puis chaſſer mes Collegues impies,
Monſtres dans les Enfers nourris par les Furies,
Et le Sénat en proie à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réſervés à leurs mains:
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage,
La haine & le mépris vont être mon partage;
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile;
Dans l'Eſpagne, où j'ai ſu me choiſir un aſyle,
Je vais chercher, Madame, un ciel moins corrompu,
Pour ſauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mere?
Demeurez, imitez l'exemple de mon pere;
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat,
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active;
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir:
Son honneur eſt de vaincre; &, vaincu, de mourir;

De toute autre vertu rejettez le menſonge ;
La mort pour un Romain n'eſt que la fin d'un ſonge.

SCENE IV.

CICÉRON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que pour ſoi.

CICÉRON.

Prêt de voir conſommer mon deſtin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuſe table,
(*montrant le Tableau des Proſcrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir ;
Hélas ! c'eſt aujourd'hui tout ce que je deſire :
Vous n'aurez pas beſoin, cruel, de me proſcrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de juſtice aux ſoins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh ! quel autre deſſein peut vous conduire ici ?
Lépide, eſt-ce bien vous ? Quoi ! ce même Lépide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,

De nos derniers malheurs ſacrilege artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran !

LÉPIDE.

Cicéron, reſpectez l'amitié qui nous lie ;
La mienne vous révere, & la vôtre s'oublie :
Quoi ! ſi ſavant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans m'imputez les fureurs !
Ah ! de leur cruauté loin que je ſois complice,
Il n'eſt point de momens où mon cœur n'en gémiſſe.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne ſert qu'à prouver que vous manquez de cœur ;
Pourquoi donc vous unir à la toute-puiſſance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni ſoutenir un rang qui doit régler vos pas ?
Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas :
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre ;
C'eſt vous qui le verſez, en le laiſſant répandre :
D'Antoine & de Céſar Collegue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous oſez diſputer votre tête,
Trop heureux, en fuyant, d'éviter la tempête :
Inutile tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux ;
Et ſi c'eſt à régner que votre cœur aſpire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire ;
Uniſſons nos efforts & notre déſeſpoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir :

Lorſque de Rome en feu les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous:
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour Peres de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie:
Duſſions-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance!
Abandonnez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe;
Il n'eſt plus de Romains, ni de Loix, ni d'Etat,
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat;
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême,
Ne ſongez qu'à ſauver votre fille & vous-même;
Tout l'Univers en vain s'intéreſſe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours;
Echauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine,
Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proſcrits,
Et vous pouvez juger quel en ſera le prix:
Je crains qu'à vos dépens Octave ne ſe venge,
Et que de Lucius vous ne ſoyez l'échange;
Octave, qui pourſuit l'oncle du Triumvir,
Ne ſe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'appaiſera la haine de Fulvie,
Que de tout votre ſang on ne l'ait aſſouvie;
Il eſt vrai que contr'eux Octave vous défend,
Mais de ſes intérêts ſon amitié dépend;

La ſeule ambition gouverna ſa jeuneſſe,
Et le gouvernera juſques dans ſa vieilleſſe;
Ainſi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui:
J'ai fixé mon ſéjour ſur les rives du Tage,
C'eſt ſur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir uſurpé reſtes injurieux,
Que je veux tranſporter Cicéron & mes Dieux:
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

Qu'entends je?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir;
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom;
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe
Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence;
Le reſpect, ſur Céſar, m'impoſa le ſilence;
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut, ainſi que la gloire, habiter un grand cœur:

Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort, & mes revers
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

LÉPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que l'on vous juſtifie ?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie ;
Je crains un déſeſpoir. Ah ! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre ;
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LÉPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer :
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chere,
Daignez me confier & la fille & le pere ;
Que je puiſſe, en ſauvant des jours ſi précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux :
Conſervons au Sénat un ami ſi fidele,
A Rome un Magiſtrat qui fut ſi digne d'elle ;
Dans notre exil commun venez me conſoler,
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler ?
D'Octave prévenant redoutez les fineſſes,
Mais craignez encor moins ſon art que ſes promeſſes :
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez ;
J'aurai moins à rougir de me donner un maître,
Que de ſuivre un ami ſi peu digne de l'être :
Que Céſar me ſoutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout eſt égal pour moi.
Si le deſtin me garde une fin malheureuſe,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuſe :
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté ;
Je l'ai perdu : grands Dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réſerve à l'infamie.

LÉPIDE.

Je ne vous preſſe plus ; mais, avant mon départ,
D'un ſecret important je veux vous faire part :
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,
Eſt depuis quelque temps caché dans l'Italie ;
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici,
Gardez-vous d'embraſſer ce dangereux parti :
Celui des Conjurés ſeroit moins ſûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhorre ;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire ?

LÉPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire ;

n vain vous prétendez, sous le nom d'un Gaulois,
ous cacher un Guerrier connu par tant d'exploits :
icéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre,
e sais tout, j'ai tout vu, cessez de vous défendre;
'ai trop aimé Pompée, & trop connu ses fils,
our croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris;
e viens de l'entrevoir.

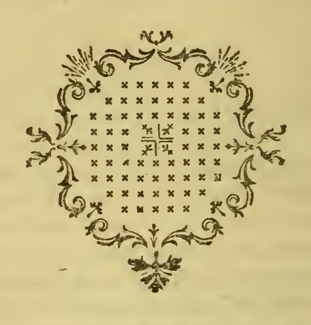
CICÉRON.

Eh bien! si de son pere
a mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
oin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous.
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
t d'un fils malheureux embrassez la défense;
Détruisons les tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat;
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les soutiens & les maîtres du monde;
Mais ne le soumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse;
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foiblesse:
e vois des Généraux qui n'auront pour soldats
Que des Proscrits errants de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance:
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi;
Choisissez l'un de nous, & comptez sur ma foi:

Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile ;
Pour la derniere fois, je vous offre un asyle ;
Adieu.



SCENE V.

CICÉRON, *ſeul.*

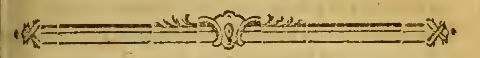
FOIBLE tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes ſoins, ta honte, & tes conſeils;
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine.
Déja le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéreſſe à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce Palais.
Allons. Mais il eſt temps que j'inſtruiſe ma fille
D'un ſecret qui peut perdre ou ſauver ma famille;
Sur nos deſſeins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui ſait plus que de ſavoir aimer:
De ſes frayeurs pour moi Sextus qui ſe défie,
Ne connoit pas encor tout le cœur de Tullie;
Non, ne lui laiſſons plus ignorer un ſecret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret;
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée;
Uniſſons les, donnons à Céſar un rival
Dont le nom ſeul pourra lui devenir fatal.
Eſſayons cependant de fléchir un barbare,
Pour ſuſpendre les coups que ſa main nous prépare;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir ſouverain,
A ſon ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puiſſant des Romains, indomtable génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,

Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels.

Fin du premier Acte.



ACT



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Oui, Mécène, je ſais qu'une ardente vengeance
A ſouvent confondu le crime & l'innocence,
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,
Que la haine eſt injuſte & n'examine rien;
Mais je ſais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence;
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.
Quel que ſoit mon courroux, il eſt ſi légitime,
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime:
Le ſeul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'eſt l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeſte amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces auguſtes lieux;
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le ſauver des coups de l'indigne Fulvie;

Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le Peuple à plus d'obéissance,
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César, pour rétablir l'État en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance;
Il sentit, & j'ai dû le sentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul Maître aujourd'hui.

MÉCENE.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique,
C'est de vous voir, Seigneur, sauver la République,
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur;
Sur tout autre projet il sera peu flexible;
Cependant, à vos soins il m'a paru sensible:
Essayez d'engager ce fier Républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire,
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver;
Le plus digne de vous est de le conserver:
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux, dans un État naissant,

Que ces hommes de bien que le Public admire,
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embrassent le parti des Autels ou des loix,
Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE, CICÉRON

OCTAVE.

J'APPERÇOIS Cicéron; laisse-nous seuls, Mécène.

SCENE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

QUE sa douleur me trouble & me cause de peine!
(*haut.*)
A votre nom célebre on doit trop de respect,
Pour croire que le mien vous puisse être suspect.
Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre,
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri,
Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu desirer ma présence?
César, en quel état vous offrez-vous à moi?
Ah! ce n'est ni son fils, ni César que je voi,
Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence:
Malheureux! pouvez-vous, sans l'inonder de pleurs,
Sur son sein déchiré déployer vos fureurs?
O César, ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître;
Brutus qui l'a versé, méritoit mieux d'en être:
Le meurtre des vaincus ne souilloit point tes pas;
Ta valeur subjuguoit, mais ne proscrivoit pas;
Si tu versois du sang pour soutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire:
Et vous, sans redouter l'exemple de sa mort,
Vous semblez n'envier que son funeste sort;
Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes,
Cruel! vous ne songez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiscrette rigueur.
Mais, pour justifier un discours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que, pour m'abaisser, vous égalez aux Dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie?
Est-ce aux champs de Pharsale, où, pour votre
bonheur,

La Victoire à genoux couronnoit sa valeur ?
Non ; ce fut au Sénat, & dans le sein de Rome
Que l'on osa trancher les jours de ce grand-homme ;
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc !
Quel autre ai-je proscrit, Orateur téméraire ?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre :
Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier,
Je n'en connois aucun digne de l'expier :
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

CICÉRON.

Un meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait ;
Mais les Républicains ne se font pas un crime
D'immoler un tyran même digne d'estime ;
Ils ne regardent point leur tyran comme un Roi
Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi ;
Et, sans avoir pour lui les loix ni la naissance,
César osa des Rois s'arroger la puissance :
Non que des Conjurés j'approuve la fureur ;
Je déteste leur crime, encor plus son vengeur ;
Car vous multipliez à tel point les supplices,
A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il semble que César renaisse chaque jour,
Et que chacun de nous l'assassine à son tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie ;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ses ennemis se défaire à son choix ;

Rendre le glaive ſeul l'interprete des loix ;
Employer, pour venger le meurtre de ſon pere,
Des flammes ou du fer l'odieux miniſtere ;
Donner à ſes Proſcrits, pour juges, ſes ſoldats ;
Du neveu de Céſar voilà les Magiſtrats.
Qui vous a confié l'autorité ſuprême ?

OCTAVE.

Le beſoin de l'État, mon épée, & moi-même.
Et de quel droit enfin oſez-vous aujourd'hui
Interroger Céſar, & Céſar votre appui ?
Revenez d'une erreur qui vous ſeroit fatale,
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale :
Dès que Céſar n'eſt plus, & qu'il revit en moi,
Qui, d'entre les Romains, doit me donner la loi ?
Croyez-vous rétablir, par votre politique,
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique ?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'eſt évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître :
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les loix dans leur premier pouvoir ;
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires,
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour, & triomphe des loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſavoir ſe faire un heureux eſclavage.
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion ;

Le nom de République, une autre illusion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuse chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'espérez vous enfin, quand tout est renversé,
Quand le Sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé?
Où sont vos Légions, pour soutenir la gloire
De ce corps dont sans vous on perdroit la mémoire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils imposoient au reste des humains;
L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle;
Trop heureux les Romains, si, pour ce haut emploi,
Ils n'avoient désormais à redouter que moi!
Mon Collégue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,
Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir;
Mais vous me choisirez, si vous savez choisir.
Le cruel Triumvir demande votre tête;
Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête:
Un intérêt si cher doit nous concilier:
Pour mieux détruire Antoine, il faut nous allier:
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur,
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincere:
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille est à toi,

Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie:
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modele:
Rentre dans ton devoir, sois Romain; à ce prix,
Tu deviendras bientôt son époux & mon fils;
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux, quand tu voudras, me livrer à Fulvie.



SCENE IV.

OCTAVE, *seul.*

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, & d'un complot me le fait soupçonner ;
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace !
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.

SCENE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TANDIS que pour lui seul je venois en ces lieux
Cicéron tout-à-coup disparoît à mes yeux ;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle,
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié
Ne puisse triompher de votre inimitié ?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense.
Auroit-il de César essuyé quelqu'offense ?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de v
Et vos yeux sont encore enflammés de courroux

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,
Ils feroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des fentimens d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que faffe éclater votre pere,
Pour ofer le haïr fa fille m'eft trop chere :
Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eft à lui que je dois l'objet de mon amour.
Ah ! loin de l'outrager, c'eft Cicéron lui-même
Qui venge fes chagrins fur un cœur qui vous aime :
Plus il eft malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi feul pour appui ;
C'eft pour lui conferver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie ;
Lorfque Céfar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eft encor plus injufte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie ;
Mais avec vos pareils, malheur à qui s'allie.
A vous voir d'un hymen nous impofer la loi,
On croiroit que Céfar peut difpofer de moi ;
Et qu'au mépris des loix, au défaut du divorce,
Il peut, quand il voudra, m'obtenir par la force ;
Et qu'enfin, au-deffus d'un Citoyen Romain,
Il veut de fes amours traiter en Souverain :
Encor, fi vous aviez abdiqué la puiffance,
Ou plutôt d'un tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'efpoir.

OCTAVE.

Si j'ofois abdiquer le fouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déformais à Tullie ?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, pere de la Patrie,
D'un Romain, qui ne fait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimeres Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour regler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à fon tour ?

TULLIE.

Eh ! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni loix, ni République ?
Impérieux Amant, qui me parlez en Roi,
Savez-vous que Brutus eft moins Romain que moi ?
Régnez, fi vous l'ofez ; mais croyez que Tullie
Saura bien fe fouftraire à votre tyrannie ;
Si du fort des tyrans vous bravez les hafards,
Il naîtra des Brutus autant que des Céfars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux filence
Eût été plus féant que tant de violence.
Je ne m'attendois pas qu'un fi cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.

De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices,
Sans me plaindre de lui, ni de ses injustices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ses emportemens il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis son cœur d'intelligence,
N'a jamais respiré que haine & que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;
Je viens d'en essuyer la plus sanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure;
Et l'on m'outrage, moi; je suis un inhumain
Dont, sans crime, à son gré, l'on peut percer le sein;
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux supplices
Du meurtre de César l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc,
S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
César, qui jusqu'au Ciel vit élever sa gloire,
Immortel ornement du Temple de Mémoire,
César, indignement traîné dans le Sénat,
N'est point encor vengé d'un si noir attentat;
Et si je veux vous plaire, il faut que je l'oublie,
Que je laisse un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de César les lâches meurtriers
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers;
Et que, sacrifiant à Brutus son idole,
J'aille de son poignard orner le Capitole.

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis,
Cicéron à vos coups dût livrer ses amis?

Que, de vos cruautés ſpectateur immobile,
Son cœur déſeſpéré vous laiſſeroit tranquile?

OCTAVE.

D'autres ſoins le devroient occuper aujourd'hui;
Antoine, avec fureur ſoulevé contre lui,
Me demande à grands cris le ſang de votre pere:
Notre hymen peut ſauver une tête ſi chere.
Quoique d'un Triumvir tout ſoit à redouter,
A peine, ſur ce point, on daigne m'écouter;
Le péril, cependant, redouble, & le temps preſſe:
Au ſort de Cicéron, Rome qui s'intéreſſe,
Sans doute avec plaiſir verroit notre union
Le terme ſpécieux de la proſcription:
Devenez de la paix le lien & le gage,
C'eſt l'unique moyen de diſſiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel inſtant,
C'eſt le frivole honneur d'un refus éclatant;
Mais ne préſumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me deſtine:
Si je m'en dépouillois, ce ſeroit me livrer
Au premier aſſaſſin qui voudroit s'illuſtrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre:
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,
Que de me voir un jour unie à votre ſort;
Cependant, ſi Céſar veut dépoſer l'Empire,
A ſon fatal hymen je ſuis prête à ſouſcrire;

Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix :
Mais, si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le Diadême :
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres Proscrits !

OCTAVE.

Ah ! c'en est trop ; songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.



SCENE VI.

TULLIE, *seule.*

BARBARE, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne sais régner.
Dieux cruels, épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere!
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron!
Tout est perdu pour moi.



SCENE VII.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, Madame :
Quel trouble, à mon aspect, s'empare de votre ame?
Quoi ! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs !
N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance :
Ah, Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux ;
L'heureux César va-t-il devenir votre époux ?

TULLIE.

Eh ! plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre !
Vous & moi nous serions peut-être moins à plaindre.
Offrez à ma douleur de plus dignes objets :
Accablé de ses maux, consumé de regrets,
Mon pere, avant sa mort, veut que notre hyménée
Eclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh ! que lui servira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du sort le plus affreux ?
Quel temps a-t-on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main ;
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin :

Lorſque j'ai deſiré que vous fuſſiez Pompée,
Hélas ! qu'en ce ſouhait mon ame s'eſt trompée !
A peine mon amour voit combler ce deſir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir :
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un myſtere ?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere ;
Je craignois de jetter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux :
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée
De ſe montrer ici ſans éclat, ſans armée ?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Céſars.
Et que ne veut on pas quand l'amour eſt extrême ?
Clodomir deſiroit d'être aimé pour lui-même ;
Sextus, ſans votre amour, pouvoit-il être heureux ?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez ! depuis quand votre cœur intrépide
N'oppoſe-t-il au ſort qu'un déſeſpoir timide ?
Je viens de raſſembler quelques ſoldats épars,
Diſperſés ſous leurs Chefs autour de ces remparts ;
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre :
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,
J'eſpere que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en reſter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eſt plus d'eſpérance,
Allons de la Sicile implorer l'aſſiſtance :
Ma flotte nous attend, je regne ſur les eaux ;
Engageons votre pere à fuir ſur mes vaiſſeaux :

Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire ;
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Venez ; faiſons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de ſa vie,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

Héritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer ſon char du globe de la Terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguſte nom
Vous daignez allier celui de Cicéron!
Je ne vous ceindrai point le front d'un Diadême;
Je n'ai plus de tréſor que cet autre moi-même;
O mon fils! puiſſe-t il faire votre bonheur,
Et vous être auſſi cher qu'il le fut à mon cœur!
Et vous, unique bien que le deſtin me laiſſe,
Délices de ma vie, eſpoir de ma vieilleſſe,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puiſſiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs!
Je veux, avant ma mort, que ma main vous uniſſe;
J'ai promis à Sextus ce tendre ſacrifice:
Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux:

Je ne veux plus vous voir dans une triſte Ville
Où les morts même ont peine à trouver un aſyle.
Approchez, mes enfans; venez, embraſſez-moi;
Jurez-vous dans mon ſein une conſtante foi;
De nos derniers adieux ſcellons une alliance
Que nous deſirions tous avec impatience.
Que vois-je? On ſe refuſe à mes embraſſemens.

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorſqu'avec bonté votre amour nous aſſemble,
Ne nous uniſſez-vous que pour mourir enſemble?
Et comment, ſans frémir, pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau déſeſpoir contre nous vous anime?
De nos ſoins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'eſt vous-même, Seigneur, qui, dans ce triſte jour,
Me faites, malgré moi, douter de votre amour.
Quoi! ce pere, l'objet de toute ma tendreſſe,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît ſans ceſſe,
Ce pere, qui ſembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra déſormais me voir qu'avec effroi!
Quel tranſport imprévu de votre ame s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port;
Faites-vous ſur vous-même un généreux effort.
C'eſt votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du pere le plus tendre autrefois ſi chérie,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.

Ma vie eſt dans vos mains, & ne tient qu'à la vôtre ;
Daignez en ce moment nous ſuivre l'un & l'autre :
Ce lieu n'eſt point encore entouré de ſoldats
Qui puiſſent obſerver ou retenir vos pas ;
Nous pouvons en ſecret gagner les bords du Tibre ;
Mon pere, ſuivez-nous, puiſque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Proſcrits.

CICÉRON.

Ah ! c'eſt moins par reſpect pour moi, que par mépris.
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie ;
Si ſa main m'eût proſcrit, l'Univers auroit ſu
Que parmi ces Héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes tyrans, je veux mourir dans Rome ;
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma Patrie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie.
Si je fuyois, Céſar, qui me redoute encor,
A ſes projets bientôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine,
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine ;
Dans ſes murs malheureux Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle il ſoit beau de tomber,
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidele,
Nous pouvons eſpérer de renaître avec elle ?

N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés ;
La Sicile, Brutus, Rhodes, les Conjutés ?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille, errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile!

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous déſormais l'éviter?
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs qui l'allez ſuſciter.
Il n'eſt point aujourd'hui de climat ſur la Terre
Qui puiſſe être à l'abri des fureurs de la guerre ;
Traverſez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout,
Enfans infortunés d'une Ville déſerte,
Qui ne peut plus ſentir vos ſoins, ni votre perte ;
Pourquoi vous obſtiner à mourir dans ſes murs?
Donnons-lui des ſecours plus brillans & plus ſûrs.
Croyez-vous qu'il ſera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de Céſar traîné comme un coupable,
Pour ſervir de riſée au ſoldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux?
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie ;
C'eſt-là que notre honneur nous appelle aujourd'hui ;
Rendons-nous à ſa voix, & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa Patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi?
(*Il montre la Statue de Pompée renverſée.*)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi ;

Ces marbres mutilés, dont le morne ſilence
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance ;
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux :
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable ;
Et, pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir.
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir.
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain.
Mais, mourir pour mourir, n'eſt qu'une folle ivreſſe,
Triſte enfant de l'orgueil, nourri par la pareſſe.
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il regle donc ſes ſoins ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que, pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble, & ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah, Sextus ! quoi ! c'eſt vous qui voulez que je fuie ?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie ;
Ni que, des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours.

Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je ſuis prêt, pour contenter Tullie,
De ſortir avec vous de ce triſte Palais;
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre
Avec quelques ſoldats, au Pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien;
Adieu. Mais, avant tout, je veux revoir Mécène.



SCENE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

Ah, Sextus! notre fuite est encore incertaine;
Mécène à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne feront point suivis.
On vient: éloignez-vous; c'est César qui s'avance.

SEXTUS.

Il seroit dangereux d'éviter sa présence,
Le tyran nous a vus; je me rendrois suspect,
Si je disparoissois à son premier aspect.
Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse être.



SCENE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

Je cherchois Cicéron ; je veux encor le voir,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir.
Mais ! que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me disputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître ;
Et sur-tout un Gaulois : qu'il retourne en son Camp ;
C'est parmi ses soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance ?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi ;
Je ne releve ici que des Dieux & de moi.
Aux loix du grand César nous rendîmes hommage ;
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage :

Comme de la valeur il connoissoit le prix,
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends je? Holà, Licteurs.

TULLIE.

César, modere-toi.
Apprends que ce Guerrier est ici sur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu ?
Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu ?
S'il te faut des garants, je réponds de la sienne ;
Commence à nous donner des preuves de la tienne.
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés respecte au moins les droits.
Sois humain, généreux ; & cesse de proscrire,
Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
L'art de se faire aimer, & celui de régner,
Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enseigner.
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un Guerrier qui n'est point soumis à ta puissance ;
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous justifiez trop le courroux qui m'anime ;

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ſes divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité ſuprême;
Je ſais qu'il a ſauvé Meſſala, Métellus,
Lucilius, Piſon, les fils de Lentulus:
Mais, malgré ſon orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En ſauvant tes Proſcrits, j'ai fait ce que j'ai dû;
Ton pere, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même, applaudiſſant à mes ſoins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-deſſus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, ſoit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oſer de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire Etranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix eſt ſur toi ſans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image;
(*Elle lui montre la Statue de Céſar.*)
Que ſa clémence au moins devienne ton partage:
Du grand nom de Céſar ſi tu veux hériter,
Dans ſes ſoins vertueux commence à l'imiter:

Epargne ce Guerrier, je demande ſa vie;
Oſe me refuſer.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles ſoupçons?
De la vertu, du moins, empruntez le langage:
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier,
Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence,
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(aux Liċteurs.)

Vous, ſuivez-moi.

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puiſqu'il eſt ſans effet.
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colere;
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon pere,

Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux :
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence....
Qu'il rende de ses jours grace à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous ;
Un amant méprisé ne fait point de jaloux :
Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance ?
Ah ! quand même à César on donneroit la mort,
Son trépas seul peut-il relever votre sort ?
Tout vous promet ailleurs de hautes destinées,
Qui, sans gloire, en ces lieux, se verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus ; fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur ;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles :
Tandis qu'en ce Palais on nous laisse tranquiles,
Allons, sans plus tarder, rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécène, exempte de soupçon,
Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zele.
Je vois, sur son départ, que mon pere chancelle :
Courons le raffermir : Octave est violent ;
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah ! ne redoutez rien ; je connois la prudence
De ce nouveau tyran peu sûr de sa puissance ;
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces peuples dangereux.

SCENE V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance ;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous ;
Ah ! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie ;
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?
(à Philippe.)
Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éleve sa présence !
O mes yeux, contemplez, voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.
Hélas ! si c'étoit lui . . . . Mais puis-je méconnoître
Et les traits & la voix de mon auguste Maître ?
Quelle horreur en ces lieux regne de toutes parts !
Dieux ! quel spectacle affreux vient frapper mes regards !

(Il s'appuie sur les débris de la Statue de Pompée.)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un malheureux Esclave;
Ou plutôt, revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il? Et qu'est-ce qui l'arrête?

SEXTUS.

Avance; à m'immoler ta main est-elle prête?
Que vois-je? Quel mortel se présente à mes yeux?
Grands Dieux! N'est-il donc plus de vertu sous les cieux?
L'erreur qui me flattoit malgré moi se dissipe:
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidele affranchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couvert de gloire;
Ce Philippe, autrefois si cher à ma mémoire,
Qui sut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat! Que de torrens de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes!
Va, comble tes forfaits: si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien, ennoblir ton épée;
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah, Sextus !

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord ?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeller l'hiſtoire de ma vie ;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illuſtre Eleve
Contre un infortuné s'indigne & ſe ſouleve ?
A-t-il pu ſoupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien ?
(*Il montre la Statue de Pompée.*)
Hélas ! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter ſur ma fidélité,

Me prévint, & bientôt m'accorda ſon eſtime.
On ſait que ce tyran s'eſt fait une maxime
D'attacher à ſon ſort les hommes généreux
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux ;
C'eſt ainſi que j'ai ſu gagner ſa confiance :
Mais, dans l'art de tromper imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un eſclave fidele
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zele.
Octave ne croit plus que vous ſoyez Gaulois ;
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les Proſcrits échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux ;
Et, ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyez Sextus ;
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie,
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous ſont chers, & c'eſt fait de vos jours
Si de ceux du tyran je n'abrege le cours.
Pour ſauver l'un de vous, il faut immoler l'autre ;
Choiſiſſez du trépas de Céſar ou du vôtre.
Rien n'eſt ſacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'aſſaſſinat, Philippe, eſt indigne de nous :

Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre:
Je m'en ferois un crime, après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime:
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime.
Le destin n'a point mis des sentimens égaux
Dans l'ame de l'Esclave & celle du Héros.
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon Maître:
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi;
Et le plus fier tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin;
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,
Ce n'est que le punir alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse;
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse:
Bientôt de toutes parts vous serez observé;
Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE.

Rejettez les conseils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puisqu'ainsi votre honneur nous l'ordonne.

Allons trouver mon pere, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver Céſar: daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre;
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, *seul.*

ORGUEILLEUX monumens d'une grandeur passée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée ;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux ;
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire ;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris :
Déja les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mêlange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(Il jette les yeux sur le Tableau des proscriptions, & il y voit son nom.)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue ?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis proscrit ; que mon ame est ravie !
Je renais, au moment qu'on m'arrache la vie.

Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône & de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere Patrie !
Eh ! que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abreuvent du tien !
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourmens je serois mort tranquile ;
Je vivois pour toi seule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient.



SCENE II.

MÉCENE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'en eſt fait, voici l'heureux inſtant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'eſpere en vain ; c'eſt le ſage Mécène,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aſpect du ſeul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCENE.

Malgré les ſoins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une ſecrete joie
Qui diſſipe ma crainte & flatte mon eſpoir ;
Céſar l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir.
Ah ! Cicéron, ſouffrez que je vous concilie :
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux ſoins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux ;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus auſteres,
Qu'en des temps moins cruels ſe preſcrivoient nos peres.
Ce n'eſt qu'en ſe pliant à la néceſſité,
Que l'on peut des tyrans tromper l'autorité :
Un torrent n'a jamais cauſé plus de ravage,
Que lorſqu'à ſon courant on ferme le paſſage ;

Laiſſez-le s'écouler, & nous donnez la paix;
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits..

CICÉRON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les Dieux & la Nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts;
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des Édits nouveaux
Ordonnent de fouiller juſques dans les tombeaux;
Que ſon avidité, par des loix inhumaines,
Impoſe des tributs juſqu'aux Dames Romaines?
Vous fait-il eſpérer que de notre union
L'inſtant ſera la fin de la proſcription?

MÉCENE.

C'eſt pour vous que d'hier Céſar l'a ſuſpendue.

CICÉRON.

Eh bien! ſur ce Tableau daignez jetter la vue:
(Il lui montre le Tableau de la Proſcription.)
Pour mieux me diſtinguer, c'eſt mon funeſte nom
Qui ſeul en fait le prix.

MÉCENE.

Dieux! quelle trahiſon!
Céſar auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire

Qui ſeul aura tracé cet horrible décret :
Eh ! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait ?
César, juſqu'à ce point, eût-il flétri ſa gloire ?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier :
S'il eſt vrai que Céſar ait voulu vous proſcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu ; ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

SCENE III.

CICÉRON, *ſeul.*

Eh ! qu'importe à Céſar que nous mourions enſemble,
Et qu'un même ſupplice aux Enfers nous raſſemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtiſan,
Si tu crois par ta mort attendrir un tyran !



SCENE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

Je le vois ; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée :
Parlons ; fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans !

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécène ?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine ;
Mais, sur un autre point, César, écoute-moi ;
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même ;
Si, pour nous accabler de maux & de douleurs,
La Terre a ses tyrans, le Ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfans ?
Peut-on trop respecter ces êtres innocens ?
Hélas ! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne sont pas pour toi plus redoutables ;

Et cependant tu veux les priver de leurs biens ;
César leur eût plutôt prodigué tous les siens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure ;
Son fils, pour se venger, détruiroit la nature :
Est-ce ainsi que tu veux succéder à César,
Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à son char ?
Imite sa bonté ; crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le surpasser peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets
Dont Rome a ressenti de si cruels effets ?
Antoine est-il pour eux un Dieu plus favorable ?

CICÉRON.

Eh ! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,
Dans l'ivresse, l'orgueil & le luxe allaité,
Monstre, que le Destin n'a que trop bien traité,
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a, pour toute vertu, qu'une valeur sauvage ?
César, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur ressemble le mieux ?
Le Ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure,
Respecte les faveurs que te fit la Nature :
Que n'as-tu pas reçu de sa prodigue main ?
Tous les dons d'un génie au-dessus de l'humain.
Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te sied-t-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
Sois César, sois un Dieu, tu le peux, tu le dois ;
Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défenſe;
Je ſouſcris à tes ſoins, je veux, en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur;
Au ſort des malheureux une ame ſi ſenſible
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort:
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien lorſque ta voix m'implore,
Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore;
Réuniſſons deux cœurs diviſés trop long-temps
Pour des cœurs vertueux, j'oſe dire auſſi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance:
J'attendois encor plus de ton adoleſcence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont ſans foi, ſans honneur, & ſans affection:
Occupés ſeulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le maſque perfide;
Prodigues de ſermens, avares des effets,
Le poiſon eſt caché même ſous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand-homme eſt pour eux un ſupplice
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice.
Je n'eſpere plus rien, & je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés & tes ſoins;
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir,
Et rougis des discours que tu m'oses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colere?
Qu'ai-je fait, qu'avant moi n'eût fait ici mon pere?
N'obéissoit-on pas lorsque César vivoit?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre, & je suis ton sujet.
Du bonheur des humains sage dépositaire,
En faisant toujours bien, ne songe qu'à mieux faire;
Sois clément, vertueux, & rétablis les loix,
Je serai le premier à te donner ma voix.
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triste Patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai jusques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurance,
Des hommes & des temps pese les circonstances.
Mon pere n'eut jamais que sa gloire à venger,
Ainsi César pouvoit pardonner sans danger;
Pour un autre César il n'eut point à proscrire.
Qui, d'ailleurs, eût osé lui disputer l'Empire?
Je ne suis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que se fût immolé la justice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même se défaire,

Et que ce meurtrier n'a laissés dans ces lieux
Que pour m'assassiner, ou me rendre odieux :
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains discours c'est trop nous engager ;
Je ne suis pas venu pour me faire juger.
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jusques-là ta grandeur s'humilie ?
D'un amour simulé laissons-là les attraits :
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme ;
C'est la soif de régner, voilà ce que tu veux :
Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie,
Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,
Que j'épouse à mon tour ta haine & ta fureur ;
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur,
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même ;
Et qu'enfin, c'est moi seul qui dicte tes arrêts ;
* Prétexte précieux pour m'immoler après.

---

* Prétexte spécieux de m'immoler après.

Ce Vers est celui du Manuscrit de la Comédie Françoise.

OCTAVE.

i j'avois de te perdre une secrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
mprudent Orateur, songe que ton orgueil
de tes intérêts toujours été l'écueil.
'il me faut, pour régner, l'appui d'une famille,
Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?
ngrat, si tu jouis de la clarté du jour,
pprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
'ois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu, César, je t'en rends grace.
Iais il ne s'agit pas du sort qui me menace,
s'agit des Romains. Pour la derniere fois,
'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

e n'écoute plus rien d'un ami si perfide;
e n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide.
e fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux,
njurieux objet d'une lâche tendresse,
st le seul où ton cœur aujourd'hui s'intéresse:
'est l'amant de Tullie; ose me le nier.

CICÉRON.

e ne chercherai pas à m'en justifier.
ourquoi de ce rival te ferois-je un mystere?
-t-il trempé ses mains dans le sang de ton pere?

Ou, si c'est un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable tyran, détruis tous les humains :
C'est dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'est pousser trop loin le mépris & l'outrage.
Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON.

Va, fuis; je l'aime mieux encor que ta pitié;
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.



SCENE V.

CICÉRON, *seul.*

Mais que sont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux ?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise ?
Ou Sextus auroit-t-il manqué son entreprise ?
Hélas ! De Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront en vain ;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore :
Eh ! puis-je desirer de les revoir encore ?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité ;
Et du moins je pourrai mourir en liberté......



SCENE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE.

CICÉRON.

MAIS, je vois mes enfans ! Chers témoins de ma joie,
C'eſt pour la partager que le ciel vous envoie.
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton pere :
Vois, lis ſur ce tableau la fin de ma miſere.
Sextus, vous m'avez vu le front humilié
Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié ;
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc-là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux ?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh ! comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort ?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite ?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite
A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.

A l'amour paternel un faux honneur ſuccede,
Et, plus le mal eſt grand, plus on fuit le remede.
Céſar ne vous a point encore abandonné :
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné.
Vous le ſavez, la mort n'a rien qui m'épouvante ;
Des cœurs infortunés c'eſt la plus douce attente :
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'eſt qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie,
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Je ſaurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon pere, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux
Des honneurs qu'un Eſclave obtiendroit comme vous?
Quel miſérable orgueil pour une ame Romaine!
Ah! loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce tableau:
C'eſt dans le iel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau.
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,
C'eſt à mourir entr'eux que l'honneur nous invite ;
Laiſſerez-vous périr ces Guerriers généreux
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir ſa gloire;
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.

Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours,
Eſt-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours?

CICÉRON.

Ah! je n'aſpire point aux honneurs de la guerre;
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la Terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers:
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure?
Lorſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſavoir mourir,
Et ſe rendre quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie eſt un héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra ſe lancer à travers les ſoldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment oſez-vous haſarder nos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe,
Les ferez-vous périr pour toute récompenſe?

SEXTUS.

Eh bien! ſi rien ne peut nous ſauver de la mort,
Nous mourrons tous, du moins dignes d'un meilleur
ſort.

CICÉRON.

C'eſt parler en ſoldat, dont l'ardente manie
Mépriſe également & la mort & la vie.

Je ſuis pere, & je dois mieux penſer qu'un amant
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte?
Mon ſang appaiſera la fureur des tyrans;
Ah! laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfans.
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomtable;
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer ſon pere & ſon époux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chere Tullie;
Pour m'aimer plus long-temps, conſervez votre vie.
On vient. Ah! c'en eſt fait; Dieux! quel moment affreux!
Hélas! pour ma défenſe, ils ſe perdront tous deux.

SCENE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à Sextus.*

Vos amis aſſemblés ſous diverſes cohortes,
Pour vous accompagner, ſont déja loin des portes.
(*à Tullie.*)
Madame, en ce moment, daignez ſuivre ſes pas,
Du ſort de Cicéron ne vous alarmez pas:

Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere :
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.

(*à Cicéron.*)

Loin de vouloir, Seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICÉRON.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, *seul.*

Je le connois enfin, ce rival trop heureux,
Que, pour nous, son seul nom rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt régner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger, peut-être, un poignard dans le sein :
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour-à-tour !
Un Peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave ?
Regne, puisque tu veux soumettre l'Univers ;
Mais, en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance :
Avec une valeur égale à sa naissance,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée :

Nous le verrons un jour diſputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux ;
* Mais je ſaurai bientôt prévenir ſon attente ;
Immolons à la fois Sextus & ſon amante.
Heureuſement Tullie eſt encor dans nos mains,
Et de Rome ſon pere a repris les chemins ;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De ſon ſort, quel qu'il ſoit, aura ſoin de m'inſtruire.
Mais, Mécène paroît.

---

* Mais ma fureur ſaura prévenir ſon attente,
Ou, du moins, pour jamais lui ravir ſon amante.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.



SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

CHER ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi: cet Esclave infidele,
Que je croyois si sûr & si rempli de zele,
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,
Etoit d'intelligence avec tous les Proscrits:
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir
Qu'en trompant votre haine & votre fol espoir;
Et, d'ailleurs, devoit-il vous livrer son Eleve?
A ce nom si chéri déja l'on se souleve.
Si, par malheur, Sextus fût resté dans vos mains,
Vous eussiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je!

MÉCENE.

Les discours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zele impétueux,

Si de quelque retour votre ame étoit capable ;
Mais, aux cris comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inſpiré par de vils délateurs ;
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis déshonoré ;
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos ſoldats, rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déja reproché vos ordres inhumains.
* On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire
Fait du ſang des Mortels ſa ſubſtance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens ;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans ;
Et bientôt, à vos yeux, dans ſon ſein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits ;
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

---

* Pourſuivez, achevez de mettre Rome en cendre ;
Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre :
Il faudroit à la fin partager vos forfaits ;
Et, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

OCTAVE.

Quoi ! c'eſt ainſi que Mécène me quitte ?
D'où peut naître, dis-moi, le tranſport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis adoucis la rigueur.
Tu ſais que, dès hier, j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine, qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom ſes horribles décrets.

MÉCENE.

* Eſt-ce à vous de ramper ſous les loix d'un infâme
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme ?
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure :
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure ;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour-à-tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.

---

* Ah ! Céſar, qui ſe plaint d'un Collegue perfide,
Du ſang du malheureux eſt-il donc moins avide ?
Eſt-il quelque douleur qui vous puiſſe attendrir ?
On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous flétrir
Par l'odieux trafic . . . . &c.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

Il abandonne un Oncle ; & vous, un Protecteur,
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui seul vous devez votre grandeur suprême,
Et qu'il falloit sauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Cesse de m'effrayer ; & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCENE.

Ingrat, qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il existoit un homme
Qui fit par ses vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ses talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers ;
Il n'est plus... Son salut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire :
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom ?
Ah ! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui ? moi ! J'aurois livré ce mortel admirable !
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable ?

MÉCENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang & de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah ! Mécène, un moment du moins écoute-moi :
Je ne veux, entre nous, d'autre juge que toi.
Moi-même, pour sauver le pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius ;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire,
Sans prévoir que, peut être, on pouvoit les séduire :
Comment s'en défier, & sur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa ?
D'ailleurs, à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCENE.

C'est à son défenseur, lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu, sans s'ébranler,
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler :
» C'est toi, Léna ; (dit-il,) que rien ne te retienne :
» J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne :
» Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,
» Puisque des miens c'est toi qui dois trancher le cours ».
A ces mots, Cicéron lui présente la tête,
En s'écriant, » Léna, frappe, la voilà prête ».
Léna, tandis que l'air retentissoit de cris,
L'abat, court chez Fulvie en demander le prix :
Un objet si touchant, loin d'attendrir son ame,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme ;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embrasse Léna, sans honte & sans pudeur ;

Saisit avec transport cette tête divine,
Qui semble avec les Dieux disputer d'origine,
En arrache.... Epargnez à ma vive douleur
La suite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus, du feu de son génie
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie;
Fulvie a déchiré de ses indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains:
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,
Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

OCTAVE.

Eh bien! sur Cicéron suis-je justifié?

MÉCENE.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié,
Que de sa mort, du moins, la plus haute vengeance
De César soupçonné fasse voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai? Quoi! tu peux en douter?
Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter;
Ma haine désormais ne peut être assoupie,
Qu'en noyant dans son sang l'exécrable Fulvie.
Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison;
C'est Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher sa fille;
Je veux de ce grand-homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reste infortuné:

Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte ;
En croyant l'effrayer, hélas ! je l'ai perdu :
Par pitié, rends ſa fille à mon cœur éperdu ;
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe.

MÉCENE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice.
Eh ! comment oſez-vous ſouhaiter de la voir ?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir ?
Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proie.

OCTAVE.

Ah ! n'importe, Mécène, il faut que je la voie.

MÉCENE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux :
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
(De ſon juſte courroux que ne doit-on pas craindre ?)
J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruisît point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuſe ;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tenté ſon bras,
Pour Sextus, entraîné par ſes propres ſoldats ?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature :
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus.
Et vous la renverrez, ſi vous daignez m'en croire ;
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire ?

Qu'eſpérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haîne....
C'en eſt fait, j'y conſens, renvoyons-la, Mécène;
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux...

SCENE III & DERNIERE.

TULLIE, OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Je la vois... Juſte Ciel!... Cachons-nous à ſes yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, Céſar? je ſuis vaincue,
Les ſoldats de Sextus l'ont ſouſtrait à ma vue:
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie,
Il n'eſt point de fierté que le ſort n'humilie.
Loin de vous refuſer à mes triſtes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Céſars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(*Elle lui montre la Statue de Céſar.*)
Au nom de ce héros, daignez me faire grace.
Ah! Seigneur, par pitié, rendez-moi Cicéron;
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.

En des temps plus heureux votre haine endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne sait que trop éterniser la flamme ;
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux ;
Et j'ose me flatter que, moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée :
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal ;
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah ! César est-il temps de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon ;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austere vertu ne laisse rien à craindre :
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ?
Il a toujours gardé le plus profond silence ;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puisque vous-même avez ordonné son départ :
Philippe étoit d'ailleurs chargé, de votre part,
Avec Hérennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et, pour le soutenir, corrompu mes soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire?
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un Empire.
L'a-t-on vu contre vous soulever les esprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eût recouvré la puissance usurpée,
S'il se fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah! du sort de Sextus ne soyez point jaloux;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous:
Son Maître infortuné, qui n'a plus d'autre asyle,
Va sans doute avec lui regagner la Sicile,
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il est digne de vous par ses nobles travaux.
César, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit, sans Sextus, privé de la lumiere:
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui:
Pour l'en récompenser, permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer sa misere;
Prenez, en leur faveur, des sentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus est-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah! Céſar, vos détours ſont trop injurieux.
Plus ſincere que vous, je m'expliquerai mieux.
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe:
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avouerai, ſans rougir, que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux:
Mais, quel que ſoit l'amour qu'il inſpire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le ſacrifie.
Vous pouvez d'un ſeul mot rendre mon ſort heureux:
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux:
Un ſi grand ſacrifice eſt le prix de mon pere;
Rendez à ma douleur une tête ſi chere,
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécene, en attendant, prenez ſoin de Tullie.
Je vais ſur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, Céſar, demeurez... Mais, quel objet nouveau
Vient frapper mes regards ſous ce triſte tableau?
Hélas! je reconnois la céleſte tribune
Que mon pere occupoit avant ſon infortune;
C'eſt de-là que, rempli d'un feu toujours divin,
Il ſembloit prononcer les arrêts du Deſtin...
Plus j'oſe l'obſerver, plus ma frayeur augmente.
Mécène... la Tribune... elle eſt toute ſanglante.

Ce voile, encor fumant, cache quelque forfait.
N'importe, je veux voir.
(*Elle monte à la Tribune, & leve le voile.*)
Dieux ! quel affreux objet !
La tête de mon pere !.. Ah ! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable ?

OCTAVE.

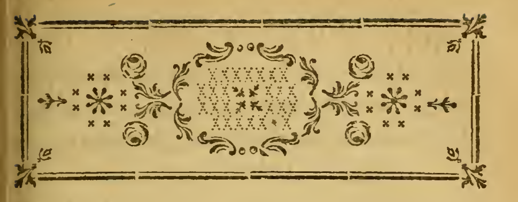
L'horreur qui me saisit à ce terrible aspect
Pourroit justifier l'homme le plus suspect.
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort & pour vous & pour moi.
Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,
(*Elle se tue.*)
Tourne les yeux, voilà ta derniere victime.

FIN.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.



Monsieur DE CRÉBILLON *ayant été élu, par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M.* DE LA FAYE, *y prit séance le Jeudi* 27 *Septembre* 1731, *& prononça le Remerciement qui suit.*

REMERCIEMENT.

MUSE, voici le jour si long-temps attendu,
Jour, dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore;
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore,
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.
Muse, vous le voyez, une Troupe immortelle
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois.
Parlez; &, s'il se peut, justifiez son choix:
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'Elle.

Apollon, c'eſt ici que tu dois m'avouer,
Puiſque ma voix t'appelle au Temple de Mémoire.
Je ne demande rien qui ne ſoit à ta gloire :
Ce ſont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume.
Ferois-je, pour chanter, des efforts ſuperflus ?
Dieu des Vers, aux rayons dont brillent tes Élus,
Souffre, pour un moment, que mon feu ſe rallume :
Je les vois tout couverts de ces rayons divins :
Dans leurs mains chaque jour tu dépoſes ta Lyre :
Ma Muſe, un jour de gloire eſt un jour de délire ;
Sers mon audace, & prends la Lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, & reſpectez Minerve :
Elle a, comme Apollon, ſes Autels en ces lieux.
La Raiſon y préſide, & ſon front ſérieux
Se rideroit aux traits d'une indiſcrette verve.
Je la vois qui déja blâme nos vains efforts.
Puiſque du moindre excès ſa dignité s'offenſe,
Muſe, ne célébrons que ma reconnoiſſance :
La Raiſon elle-même avouera nos tranſports.

Mais, quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne ?
Sommes-nous ſur l'Olympe, ou dans le champ de
Mars ?

Quel

Quel charme vient d'unir, ſous mêmes étendards,
Les Enfans des neuf Sœurs aux Enfans de Bellonne?
Pourpre, Mitres & Croix, Mars, Neptune & Thémis,
Tout ſe confond ici, s'allie & s'humaniſe.
Sans orgueil avec moi le Héros fraterniſe;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'Amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit, ainſi que toi, percer la nuit des Temps;
Ces illuſtres Mortels, ſans ceſſe renaiſſans,
Comme pour t'aſſurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins Miniſtre que Roi,
L'Univers en tremblant adora ton génie:
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie;
Tu ſoumets l'avenir, & regnes après toi.

Cependant il n'eſt plus, ce mortel ſi célebre;
Qui fit trembler Thétis & le fier Dieu de l'Ebre.
Quelle éclipſe pour vous! Et quel aſtre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau?
Mais en Sujets la France auſſi riche que Rome,
En même temps regrette & produit un grand homme.
Armand vous laiſſoit-il l'eſpoir d'un ſucceſſeur?
Il apparut, cueillit ce ſublime héritage:

Et ſur Armand, Seguier eut même un avantage ;
Du plus grand des Mortels il fut le précurſeur.

LOUIS, ô nom chéri ! Souverain adorable,
Des caprices du Sort exemple mémorable,
A tes Mânes ſacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arroſent de nos pleurs.
Vous, qui l'avez ſuivi de victoire en victoire,
A la fois Compagnons & témoins de ſa gloire,
Qui de tout votre ſang ſûtes la conſacrer ;
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer ?
Quel Roi mérita mieux une auguſte louange ?
De dons & de vertus quel précieux mêlange !
C'étoit, après les Dieux, l'ame de l'Univers.
Roi, grand par ſes exploits, plus grand par ſes revers
La mort termine en vain ſon illuſtre carriere :
Ce demi-Dieu mortel reſſemble à la lumiere,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et ſemble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, conſole-toi : LOUIS vient de renaître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils ceſſer d'être ?
Digne Trône d'un Roi fameux par ſes travaux,
On diroit que le ciel te doive des Héros ;
Que le Sang des Bourbons, tige heureuſe & féconde,

Doive, dans chaque enfant, donner un Maître au
Monde.
François, loin de gémir ſous d'odieuſes loix,
Vous retrouvez toujours vos peres dans vos Rois.
Votre bonheur conſtant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus :
Juſte, clément, pieux, ſon auſtere jeuneſſe
Semble déja dicter les loix de ſa vieilleſſe.

Un Miniſtre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui ſait, du bien public ſage dépoſitaire,
Uſer en Citoyen du pouvoir arbitraire :
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix,
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.
LOUIS, c'eſt mériter l'Empire de la Terre,
Que ſavoir dignement confier ſon tonnerre.

Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
LA FAYE : & que crains-tu ? C'eſt ici ton ſéjour :
Viens t'y montrer paré de ces graces naïves,
Qu'Apollon dans tes Vers ſemble tenir captives :
De ton génie heureux prête-moi la douceur.

Viens-toi-même établir ton foible Succeſſeur.
De combien d'agrémens ta raiſon fut ornée !
Sur quels objets encor parut-elle bornée ?
Le goût du vrai, du beau, Cenſeur ingénieux,
Qui, ſans humilier, montroit à faire mieux ;
Le Sel Athénien, l'Urbanité Romaine ;
Tour à tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine ;
Aimable pareſſeux, plongé dans le loiſir,
Quel n'eût-il pas été ? Mais ſa Muſe volage,
Parmi tant de talens qui n'avoit qu'à choiſir,
Aimoit trop de l'eſprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous ! Quelle honte pour moi !
Apollon, je me tais ; j'eſpérois mieux de toi :
Il faut plus de grandeur quand l'audace eſt extrême.
Sur ta foi, j'ai ſuivi mon orgueilleux projet.
Tu ne te plaindras pas du moins de mon ſujet ;
Et tu me le fais croire au-deſſus de toi-même.



ELOGE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS,

Prononcé dans l'Académie Françoiſe, le 9 Décembre 1734.

Il n'eſt plus ce Guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortaliſé la prudence & les armes :
Peuples, dont ſa valeur diſſipa les alarmes,
Elevez-lui, du moins, un Tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préſide au Temple de Mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais conſacré,
Nom fameux & toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos Chants ont redit de ta gloire,
LOUIS, deſcends des Cieux, parois ſur ces Autels
Que la Terre a dreſſés au plus grand des Mortels;
Ce fut toi : viens placer, dans ce Temple où tu regnes,
Un Guerrier qui ſouvent eut part à tes exploits,
Qui par tant de travaux juſtifia ton choix,
Et qui ſut d'un ſeul coup relever nos Enſeignes.

Dans ces temps où ton Peuple osa trembler pour toi,
Ces jours marqués de sang, où le Sort infidele
Eprouvoit ton grand cœur pour en faire un modele,
Ce Guerrier seul fléchit les destins de son Roi,
Les força de rentrer dans cette obéissance
Qui les tint si long-temps soumis à ta puissance.
Il ne lui restoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la Paix,
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, Ministre, & Soldat tour-à-tour;
Dévouant à son Roi tous les temps de sa vie;
L'État, le Cabinet, les Champs de Mars, la Cour,
Partagerent son cœur, sans lasser son génie.
Quels périls pour LOUIS n'a-t-il pas affrontés!
Combien, pour nous venger, en a-t-il surmontés!
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce Héros que de foibles éclairs.
On eût dit, à le voir poursuivre la Victoire,
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire.
LOUIS, à ce portait, tu reconnois VILLARS,
Cet Eleve, ou plutôt ce fier rival de Mars,

Et peut-être le tien : ſon ame généreuſe,
(Quoiqu'il n'eût que toi ſeul pour but de ſes travaux,)
De toutes les vertus étoit ambitieuſe ;
Et les tiennes, ſans doute, ont formé ce Héros.
Fridelingue, Denain, Batailles mémorables,
Quels ſuccès glorieux m'offrez-vous à chanter !
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort ſur ſes jours oſa preſque attenter,
Les lauriers de VILLARS ſur vos Champs redoutables
N'ont-ils aucun éclat que nous puiſſions vanter ?
Cependant, quels Exploits viendroient ſe préſenter
Au ſeul reſſouvenir de ces Temps déplorables !
Déja tous nos honneurs étoient évanouis ;
L'État ſur ſon déclin, défaite ſur défaite ;
(C'étoit alors le temps des revers de LOUIS ;)
Nos ſoldats accablés de honte & de diſette,
De déſeſpoir, peut être, autant que de langueur,
Hommes quant aux beſoins, François pour la valeur :
Leur Chef, d'un ſeul coup-d'œil, réveille leur audace,
Tous s'offrent en Héros au coup qui le menace ;
Et VILLARS, qui bravoit la mort & le deſtin,
Appelle, tout ſanglant, l'Ennemi vers Denain.
C'eſt-là que ce Vengeur de la Seine & de l'Ebre

Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu,
Que pour rendre à Denain sa valeur plus célebre,
Et qu'un foudre de moins, EUGENE étoit vaincu.
Ainsi, de nos destins fixant la violence,
VILLARS humilia de superbes Vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea son Roi, soi-même, & rétablit la France.
Tel, & plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, & tenté d'une fortune illustre;
(Au comble des honneurs il étoit parvenu:)
C'étoit VILLARS, bravant son dix-septieme lustre;
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux *
D'un Chef dont les travaux ont formé la sagesse.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter VILLARS,
Ou relever l'éclat d'une si belle vie?
Mais VILLARS étoit né pour servir sa Patrie,
Et pour trouver la mort dans les Champs des Césars.
Guerriers, qui pour LOUIS signalez votre zele,
VILLARS n'aima jamais que l'État & son Roi.

* M. le Maréchal DE VILLARS étoit Chef du Conseil de Guerre.

Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi :
Ne perdez point de vue un ſi parfait modele.
Quel Roi plus digne encor de régner ſur vos cœurs
Doit exciter en vous la généreuſe envie
D'armer, pour le ſervir, ces bras toujours vainqueurs,
Dont l'effort fit trembler le Rhin & l'Italie ?
Du ſiecle de LOUIS heureux reſtaurateur,
LOUIS, nouveau ſoleil, paroît ſur l'hémiſphere,
Avec tous les rayons de ſon prédéceſſeur,
Et toutes les vertus de ſon auguſte pere.
Equitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point du ſouffrir l'honneur du Diadême,
La Juſtice du Ciel ſemble ceindre elle-même
Les lauriers deſtinés à couronner ſon front.
Il eſt d'autres bienfaits, & qu'un bon Roi préfere
A toutes les faveurs qu'il tient des Immortels ;
C'eſt un Sujet doué des dons du Miniſtere,
Qui partage avec lui ſes devoirs paternels ;
Un Miniſtre éclairé, qui, clément & ſévere,
Soutienne également le Trône & les Autels,
Qui ſoit tel que FLEURY, dont les ſoins éternels
Nous repréſentent moins un Miniſtre qu'un pere.
Regne heureux & brillant ! Tu nous rends à la fois
Nos plus vaillans Guerriers, nos plus ſages Miniſtres :

Tu nous rends avec eux le plus grand de nos Rois.
France, tu ne crains plus d'événemens sinistres.
Du plus hardi Soldat rivaux & compagnons,
Deux Soldats adoptés par le Dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus & du sang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zele & leur audace.
Le Vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
Condé, qui pour le nom, la gloire & les honneurs,
N'eut au-dessus de lui que les Dieux & son Maître,
L'intrépide Condé vient encor de renaître.
Vous, qui, formé d'un sang & si noble & si beau,
Joignez à sa splendeur la valeur la plus fiere,
Qui, d'un sentier pour vous étranger & nouveau,
Trouvez, du premier pas, la route familiere,
Clermont, tous vos aïeux, héros dès le berceau,
N'ont pas plus dignement commencé leur carriere:
Poursuivez; votre cœur est fait pour les hasards.
Qu'avec vous & Conti, déja plus redoutables,
Nos Guerriers, sur vos pas, soient toujours indomtables.
Vous devez cette gloire aux mânes de Villars,
Ce Héros, qui, pliant sous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les siennes condamnées,
Et que de ses lauriers il eût flétri l'éclat,
Si son dernier soupir n'eût été pour l'État.

Cinquante ans après la réception de M. DE FONTENELLE, l'Académie Françoiſe ayant jugé à propos de célébrer une époque ſi rare, & de donner des marques particulieres de ſon eſtime à cet illuſtre Académicien, le nomma Directeur par acclamation, & M. DE CRÉBILLON lui adreſſa ces Vers le jour de la ſéance publique du 25 Août 1741.

TOI *, qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin, qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomene & du ſacré Vallon,
Parois, nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous;

* Le grand Corneille.

Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une seconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton regne fut le regne des merveilles,
L'Univers est encor rempli de tes hauts faits;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus grand, jusques dans tes Sujets.
Si ton auguste Fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses loix ce mortel si fameux,
Il a, dans ses neveux, un Sujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor, ses écrits exciterent l'envie,
Mais il en triompha par leur sublimité:
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déja dans sa maturité.
S'il cueillit, en Nestor, les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talens;
L'âge, qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion *, qui prétend nous servir de modele,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un FONTENELLE.

---

* L'Angleterre.

Prodigue en fa faveur, le Ciel n'a point borné
Les préfens qu'il lui fit, au feul don du génie;
Minerve l'inftruifit, & fon cœur fut orné
De toutes les vertus par les foins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de fon nom,
Modefte, retenu, fimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raifon,
Et n'ofe prononcer un avis qui décide.
Illuftres compagnons de ce nouveau Neftor,
Affemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à fes yeux plus précieufe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiffonne.
C'eft ici le féjour de l'immortalité:
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces auteurs ténébreux pafferont l'onde noire,
C'eft vous qui tiendrez lieu de la poftérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes fans honneur,
Les talens, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompenfe.
Le foin de célébrer le plus grand des Mortels,
N'eft pas, quoique conftant, le feul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins fublime,
Ont vu brûler pour eux l'encens fur vos autels.

Daignez donc ſoutenir le zele qui m'inſpire ;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix :
Ranimez les accens d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déja ſignalé ſa brillante carriere ;
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumiere :
Condamnez FONTENELLE à dix luſtres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel en ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux ;
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.



COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

Le Mardi 17 Novembre 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos transports & dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne Souverain avoit réduit toute la France; & on ne lira point, sans étonnement, que le plus aimable &

le meilleur de tous les Rois nous ait coûté plus de larmes que les Tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des Etrangers, & l'amour des peuples, furent toujours des objets de la plus noble ambition. Céſar lui-même ſe fût eſtimé trop heureux de pouvoir inſpirer ces ſentimens dans le cours d'une longue vie; & Votre Majesté, qui les inſpira dès l'enfance, qui les a juſtifiés chaque jour, nous en a fait une ſorte de religion dans le cours de ſix mois. Trop heureux les François, ſi Votre Majesté, plus ménagere d'une vie ſi précieuſe, n'éprouvoit pas ſi ſouvent leur tendreſſe, & ne leur cauſoit pas des alarmes plus terribles pour eux que la haine d'un ennemi, qui, grace à votre valeur, ne leur donne plus d'autre ſoin que celui de

vous élever des trophées ! Puisse l'Académie Françoise, SIRE, après avoir partagé si vivement la douleur & la joie de tant de fideles Sujets, célébrer, au gré de ses vœux, les vertus d'un si grand Maître !



VERS récités au ROI, à la ſuite du Compliment.

QUEL orage ſoudain s'éleve & m'environne!
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts.
Que de gémiſſemens! l'air mugit, le Ciel tonne.
Dieux! quels triſtes objets s'offrent à mes regards!
Où ſuis-je? quoi! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez-vous vos pas?
Qui vous amene en foule aux portes du trépas?
J'entends, parmi vos pleurs, une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi:
O déplorable ſang! ô malheureuſe Reine!...
La Reine!.... Ah! c'en eſt fait, notre mort eſt certaine;
La France va donc perdre, & ſon Pere, & ſon Roi!
François, le déſeſpoir où votre ame ſe livre
Doit aller auſſi loin que la rigueur du Sort:
Si LOUIS ne vit plus, il faut ceſſer de vivre;
Pouvons-nous ſouhaiter une plus digne mort?
ROI, notre unique bien, quoi! la Parque perfide
Voudroit porter ſur vous une main parricide!...

Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs?
Quelle étrange lueur roule dans les ténebres?
A travers tant d'objets terribles & funebres,
Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.
Eſt-ce le Dieu des Morts qui tient ſa Cour funeſte?
Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleſte.
Et quel eſt donc le Dieu que je vois accourir?
Il tend vers nous les bras, c'eſt pour nous ſecourir;
Mille rayons brillans forment ſon diadême:
Le Dieu des Morts n'a point ce port majeſtueux,
Cet air noble & touchant, ni ce front vertueux.
C'eſt, je n'en doute plus, LOUIS LE GRAND, lui-même,
Qui vient ſécher nos pleurs & calmer nos regrets;
Hélas! il veille encor ſur ſes anciens Sujets.
Ce Roi, qui ſi long-temps a gouverné la terre,
Regne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre?
On diroit qu'aux Enfers il va donner des loix:
Voilà ſes traits, ſes yeux, je reconnois ſa voix.
» Fermez, dit-il, fermez la retraite des Ombres,
» Mon Fils n'entrera point dans les royaumes ſombres.
» S'il mouroit, que d'exploits feroient enſevelis!
» Et qui pourra compter les exploits de mon Fils?

» Entre Céſar & moi, le Ciel marque ſa place;

» Mais les Dieux feront lents à terminer fes jours ;
» Et fi fa gloire a droit d'en prolonger le cours,
» Il n'eft point de Neftor que fon âge n'efface.
» François, vous reverrez ce Roi fi généreux :
» Puiffent le voir auffi les fils de vos neveux ! »
Il dit, & tout-à-coup les Enfers difparoiffent.
La Mort fuit, le jour vient, & les François renaiffen

Mais, quel éclat nouveau vient embellir ces lieux
Paffons-nous des Enfers dans le féjour des Dieux ?
Quels feux étincelans brillent fur l'hémifphère ?
Ah ! fi c'étoit LOUIS, mais en vain je l'efpere,
Il eft trop occupé de fes nobles travaux,
Il brave également la mort & le repos.
Qu'eft-ce donc que je vois ? c'eft un autre lui-même
La Gloire, je le juge à fa beauté fuprême ;
C'eft elle en ce moment qui vient nous l'annoncer :
La Gloire prend toujours foin de le devancer.
Hélas ! il eft donc vrai, nous allons voir paroître
Ce Héros, le plus grand que le Ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable Souverain
Dont nous a fait préfent la faveur du Deftin.
O François ! peuple heureux, & fi digne de l'être,
Venez en rendre grace à votre augufte Maître;

'eſt lui, c'eſt ſa bonté qui vous rend tous heureux.
)u'il ſoit, après le Ciel, l'objet de tous vos vœux;
)u'en vos temples pour lui ſans ceſſe l'encens fume;
)ue par le peuple épars le ſalpêtre s'allume;
)ue le feu s'élançant par éclats dans les Cieux,
)e leur reconnoiſſance aille inſtruire les Dieux.



SECONDE PIÉCE DE VERS,

Préſentée au Roi, le Jeudi 26 Novembre 1744

DIEU des Rimeurs, crois-moi, point de querelle
Ou ſoutiens mieux tes airs de Protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien ſerviteur,
Dut eſpérer une grace nouvelle?
Mais qu'as tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie?
Je l'avouerai, j'ai manqué de génie;
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chanter ſon Roi, c'eſt chanter ſa maitreſſe,
Il faut toujours la louer bien ou mal;
C'eſt, d'un ſeul trait, ſignaler ſa tendreſſe,
Et déſoler celle de ſon rival.
Nommer LOUIS, eſt un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François:
Ce nom ſi cher vaut lui ſeul l'art de plaire;
Ainſi chantons, je réponds du ſuccès.
D'autres que nous, dans la même carriere,
Euſſent été ſifflés ſans la matiere:

Tous cependant ont trouvé des lecteurs,
Tant le ſujet intéreſſoit les cœurs.
Diſons que Mars, d'accord avec Minerve...
Le beau début ! ô la ſublime verve !
Laiſſe-moi dire, écoute juſqu'au bout ;
Amour nous aide, & LOUIS ſur le tout.
A ſes conſeils la Juſtice préſide,
Et la Sageſſe y recueille les voix,
Mars exécute, & Minerve décide ;
Mais c'eſt LOUIS qui leur dicte ſes loix,
Qui tour-à-tour tient le glaive & l'Égide,
Pere, Soldat, & Monarque à la fois.
Diſons qu'il fait honneur à notre eſpece,
Grand, ſans orgueil ; redoutable & charmant...
Eſt-ce là tout ? pauvre Dieu du Permeſſe,
Sans tes leçons, j'en dirois bien autant.
Va, laiſſe-moi, je te tiens quitte
De l'avenir & du préſent :
Tu m'as donné, pour tout mérite,
Le cruel & morne talent
De hurler dans la Tragédie ;
Tu diras de plus que c'eſt toi
Qui m'as mis à l'Académie :
Moi, je t'ai fait parler au Roi.

RÉPONSE aux Discours prononcés par M. l'Abbé GIRARD, & M. l'Abbé DE BERNIS.

MONSIEUR *,

Vous avez recherché avec empressement l'Académie ; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit ; c'est faire le vôtre. Heureux, si en nous associant des hommes célebres qui nous sont indiqués par les suffrages du Public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer ! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur, nous coûtera des regrets éternels. En vain

* A M. l'Abbé Girard.

nou

nous retrouverons en vous ses vertus & ses talens : les mêmes charmes ne font pas la même personne ; & il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé. D'ailleurs, l'estime, l'amitié & la reconnoissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, si l'on pouvoit oublier les morts : un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh ! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin ? Ce fut un des plus grands Sujets que l'Académie ait jamais eus ; recommandable par sa naissance, par son attachement à ses devoirs, par ses liaisons, par ses mœurs ; l'esprit orné, mais naturel, & qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis, sans humilier celui des autres.

Critique ſage, profond & poli, mais ferme lorſqu'il s'agiſſoit de ſacrifier ces endroits défectueux que les Auteurs, ſoit dégoût, ſoit pareſſe ou vanité, ſi l'on veut, cherchent toujours à juſtifier. Ce ſeroit peu de dire qu'il aima les Lettres, il les protégea; & pluſieurs d'entre ceux qui les cultivent, ne le déſavoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un ſecond Mécène, que les tréſors du favori d'Auguſte; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui ſert du moins à les faire reſpecter; la décence, qui les décore, ſi elle ne les ſuppoſe pas toujours, régnoit dans les moindres actions de M. l'Abbé de

Rothelin, non comme des ornemens empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, & nées avec lui. Enfin, il fit honneur à sa naissance, à son état, & à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, Monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être, de tous les Académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrere.

Puisque nos usages, Monsieur *, & la fatalité de mon ministere, me forcent, pour ainsi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, & que d'ailleurs il est naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer, je viens à

* A M. l'Abbé de Bernis.

M. l'Abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embraſſé ne lui permit point de ſe dévouer au ſervice de l'Etat, ainſi que ſes Ancêtres, il n'en fut pas moins utile à ſa Patrie, par le deſir ardent qu'il avoit pour l'accroiſſement des Lettres, auquel il contribua ſi long-temps par lui même. Son aſſiduité parmi nous, ſon attachement pour la Compagnie, non-ſeulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; & nous regretterons toujours cette aimable franchiſe avec laquelle il nous diſoit ſi ſouvent & ſi bien nos vérités: talent deſirable dans la ſociété, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne ſoit ſoutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'Abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'eſprit,

beaucoup d'érudition, & un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses Ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit ; & il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre Prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la Poésie : mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'Abbé Gédoyn avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des Lettres en France, & qui amenoit si naturellement l'éloge de notre Fondateur ; éloge tant de fois entrepris, & avec si peu de succès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ses Panégyristes, que comme un monument tacite de sa gloire.

Mais c'est le sort de ces mortels

fameux que la vertu éleve au-dessus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce Palais retentissent du nom de LOUIS LE GRAND : après beaucoup de louanges, & multipliées presque à l'infini, qui de nous pourra se flatter de lui en avoir donné qui fussent dignes de lui ? Et que n'aurons-nous pas à craindre, si nous osons célébrer les vertus de son Successeur ; de ce Roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes ; de ce Pere aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, & à la gloire de la Nation, que l'amour prodigieux des François pour leur Souverain n'est pas un amour de caprice ? Avec quelles couleurs enfin peindre un Héros que l'on vient de voir, jeune encore, & à peine échappé

au danger qui menaçoit ſa vie, que dis-je ? preſque mourant, ſe frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire. Ce dernier trait paroîtra ſans doute trop poétique dans un diſcours en proſe; mais, Monſieur, en vous adreſſant la parole, il étoit bien juſte de vous parler un moment votre langue maternelle.



COMPLIMENT AU ROI,

Sur le glorieux Succès de sa Campagne de 1745.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en Héros & en Roi des sentimens d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre Pere : mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès, si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples, enfin, si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'Ennemi quand vous allez

combattre ; j'ose assurer VOTRE MAJESTÉ qu'Elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa Personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire, paroît de trop quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, & pâlir les premiers à vos moindres mouvemens, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, SIRE, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé ! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeller qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'Univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le Soldat. Cependant, SIRE, quelles

que ſoient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, SIRE, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant deſirée, que vos ennemis ne ſoient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent ces audacieux, & que leur déſolation apprenne à la Terre effrayée combien les forces d'un Roi de France ſont redoutables, ſur-tout quand la ſageſſe & la valeur du Monarque ſont encore au-deſſus de ſa puiſſance. Mais, SIRE, ne pouvons-nous pas nous flatter que VOTRE MAJESTÉ, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ſes troupes, comme elle en a été l'ame, daignera du moins leur confier le ſoin de ſa vengeance, & qu'Elle ſe contentera d'éclairer ces hommes généreux & fi-

deles dont Elle a tant de fois éprouvé le courage & le zele. Victorieux, adoré, & digne de l'être, il ne manque à Votre Majesté qu'un peu d'amour pour Elle-même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes est si tendrement attachée.



M. l'Abbé DE VOISENON *ayant été élu, par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* JOLYOT DE CRÉBILLON, *y vint prendre ſéance le Samedi 22 Janvier 1763, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

CETTE illuſtre Compagnie, où je trouve des génies diſtingués dans tous les genres, eſt impoſante, & m'intimide ; cependant une réflexion me raſſure. On ne doit craindre que les eſprits médiocres ; ils dépriment ſans ceſſe, & penſent gagner les rangs qu'ils refuſent aux autres.

Les hommes ſupérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent ſans

pouvoir les atteindre, & ne s'eſtiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'eſt ce que vous avez fait pour moi, Meſſieurs.

Touchés de mon zele & de mon empreſſement, vous avez daigné me placer parmi vous ; j'eſpere qu'en m'inſtruiſant, vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'eſt alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié eſt un tréſor, que l'on augmente à meſure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs, de l'amour pour les Lettres, du reſpect pour ceux qui les enrichiſſent ; voilà mes titres. J'oſe dire que c'eſt aſſez dans un Corps où les talens ſont unis aux vertus : vous cultivez les uns ; vous pratiquez les autres ; vous mettez en action ce que

votre éloquence met en maxime ; vous plaignez les hommes ſans les haïr, & vous ne les critiquez qu'en ne leur reſſemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'homme de Lettres comme un titre de préſomption & d'indépendance, mais comme un moyen d'être plus doux, plus ſociables, de vous communiquer vos lumieres, & d'être unis enſemble par le beſoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres ſont liés par une chaîne qu'aucun événement ne peut rompre. Ils ſe conforment à l'ordre de l'eſprit humain, qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils ſemblent, malgré la diſtance, rapprocher les climats, par leur eſtime réciproque & la correſpondance de leurs richeſſes littéraires ; & quand les Peu-

ples se détruisent, les Savans & les Sages, affligés pour l'humanité, mais toujours calmes, toujours sereins, vivent en paix, & ne sont ennemis que de nom. Ils appartiennent à la même République, & les talens les rendent Concitoyens.

On participe à de si grands avantages lorsque l'on est admis parmi vous, Messieurs, & c'est ce qui m'a tant fait desirer cet honneur; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le Public, s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de se mettre trop en vue !

Comment pourrai-je remplacer l'homme célebre que la Nation regrette ? Je vois de lui à moi un intervalle immense.

Le grand Corneille & le tendre

Racine venoient d'être plongés dans les ténebres du tombeau : leurs maufolées étoient placés aux deux côtés du Trône qu'ils avoient occupé. La Mufe de la Tragédie étoit penchée fur l'urne de Pompée, & fixoit des regards de défolation fur Rodogune, Cinna, Phedre, Andromaque & Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde ; fon ame, ufée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le défefpoir. Dans l'excès de fon abattement, fon poignard étoit échappé de fes mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramaffe le poignard, & s'écrie : Mufe, ranime-toi, je vais te rendre ta fplendeur.

La Terreur entendit fa voix, & parut fur la Scene. Tu me rappelles à la lumiere, & ton génie me donne

un nouvel être, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le Mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille & de Racine se ranimerent, & leur Successeur fut placé sur le trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le trône n'est pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-temps, en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes! Le trône de Melpomène ne s'écrouleroit pas.

Rassurons nous, Messieurs; de nouveaux génies s'éléveront sans doute; j'en ai pour garant le monument qu'on

éleve à mon Prédéceſſeur. Le marbre qui va tranſmettre à la poſtérité les traits du Sophocle François, ſera naître des Poëtes tragiques.

Les grands hommes ſont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne ſont plus; & les regards des Rois ſont pour les talens, ce que les rayons du Soleil ſont pour les tréſors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité; Racine venoit de l'attendrir; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ſes peintures, mâle dans ſes caracteres, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, & terrible dans ſes plans, il n'approcha de l'Hypocrène que pour teindre ſes eaux de ſang; &, ſans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils

nous avoient laiſſés, & marcha preſque leur égal.

Atrée & Thyeſte, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impreſſion ſi forte, qu'on détourna les yeux : on la lut, on l'admira ; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine ; & c'étoit la louer, Meſſieurs, que de n'oſer la voir.

Dans Atrée, le pere boit le ſang du fils ; dans Rhadamiſthe, le fils meurt de la main du pere ; & dans Electre, le fils aſſaſſine la mere.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre ſupportables ces objets effrayans !

Enfin, M. de Crébillon porta ſi loin le génie tragique, qu'on craignit pour ſon caractere.

C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans ſa ſociété, que de force dans ſon pinceau.

Un Poëte eſt le Peintre de l'ame; ſon art eſt d'en ſaiſir & les beaux traits & les difformités : voilà ce qui caractériſe l'homme à talens; ſon perſonnel n'y eſt pour rien. On ne doit point tirer de conſéquence contre celui qui peint fortement le crime; & l'on ſe tromperoit quelquefois, en garantiſſant la vertu de ceux qui la célebrent.

Le ſentiment fait l'exception ; il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur ſec manquera toujours toutes les choſes ſenſibles. Hélas! qu'il eſt de beaux eſprits qui n'ont que de la vivacité, ſans avoir de vraie chaleur, & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la paſſion ! Auſſi rien de vrai, rien de ſimple, rien de naturel ne coule de leur plume; ils ne connoiſſent point

la marche du cœur, on ſent par tout la maniere.

C'eſt l'eſprit ſeul qui joue tous les rôles ; & quand l'eſprit remplace le ſentiment, on reconnoit l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les ames délicates ne s'y méprennent pas, & démaſquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une ſituation touchante, que dis-je, une ſituation? un ſeul mot, un ſeul trait ſenſible frappe, ſaiſit, tranſporte en même temps tous les Spectateurs. Ces applaudiſſemens, ces larmes, ces acclamations, c'eſt le cri du cœur qui reconnoit ſon bien.

La connoiſſance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, Meſſieurs ; vous n'avez pas ceſſé d'adopter tous les Auteurs

intéreſſans, & le nombre de vos tréſors a toujours fait ſentir ce que l'on doit à votre illuſtre Fondateur.

Ce Miniſtre immortel, qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui ſut attirer à la Cour la Nobleſſe des Provinces, &, de Maîtres trop indépendans, fit de véritables Sujets; ce ſublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la diſtinction des rangs.

Il faut que des Grands ſoient bien ſupérieurs à leur propre Grandeur, quand ils peuvent devenir les plaiſirs de l'égalité.

Ce fut ce mêlange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réciproquement utile.

Les premiers n'avoient qu'une ſuperficie brillante, & les autres qu'une

érudition dépouillée d'agrément. Ils ſe communiquerent ce qui leur manquoit, s'enſeignerent leur langue ſans ſe donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raiſonner; les Gens de Lettres apprirent à converſer. Les uns ceſſerent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le beſoin de s'occuper & celui de ſe diſſiper fut également ſenti de chaque côté. Les uns s'inſtruiſirent en conſacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger, & dès-lors il fut digne qu'en écrivant on travaillât pour lui plaire. Les Auteurs acquirent de la délicateſſe, en proportion du goût de leurs Lecteurs. Ils n'eurent recours qu'à leur

génie pour le plan, le deſſein & la correction des Ouvrages; mais ce fut l'uſage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les graces de la négligence l'emportent quelquefois ſur un ſtyle deſſéché par l'exactitude.

Le Chancelier Seguier raſſembla le premier chez lui les eſprits les plus diſtingués. Il les choiſit pour ſes amis: un juge moins ſupérieur ne les eût peut-être regardés que comme ſes cliens.

Le Cardinal voulut tenir ſa gloire de ce qui faiſoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint Protecteur de ſes nouveaux Confreres; & ſes vertus répandirent tant d'éclat ſur ce titre, qu'après ſa mort, LOUIS XIV ne vit que lui-même digne de lui ſuccéder. Ce Monarque poſſédoit la premiere

premiere qualité d'un Roi, celle de connoître les hommes & de ſavoir les placer.

La Nature, pour les créer, paroiſſoit à ſes ordres. Les ſujets d'un Prince vraiment grand, deviennent grands eux-mêmes. Nous ſommes échauffés par l'aſtre qui réfléchit ſur nous. Tel fut le Siecle de Louis XIV. Tout porta l'empreinte de ſon caractere. Ses projets, ſes entrepriſes, ſes monumens annonçoient ſa puiſſance; ſa majeſté brilloit juſques dans ſes fêtes & dans ſes plaiſirs; & ſes revers mêmes, en faiſant éclater toute l'élévation de ſon ame, le ſervirent encore mieux que ſes triomphes. L'Hiſtoire le préſente à la Poſtérité entouré des Sciences, des Talens & des Arts, cortége auguſte & néceſſaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui eſt ſoumiſe aux Rois, & les immortaliſe.

Louis XIV remplit l'Europe de l'éclat de ſon nom; mais au déclin de ſes jours il ne put pas s'empêcher de gémir ſur ſa gloire. Il ſentit que c'eſt ſouvent le Peuple qui paye la grandeur de ſon Roi, & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de ſentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit perſuadé que le plus grand Potentat, en quittant ſa dépouille mortelle, laiſſe ſon trône, ſa puiſſance, ſes flatteurs, & n'emporte avec lui que ſes vertus & ſes fautes.

Pour tous les Souverains il eſt deux Temples qui ſe touchent; le Temple de la fauſſe Gloire, & le Temple de la Gloire véritable.

Sur le portique du premier on lit ces mots, tracés en caracteres de ſang :

Les hommes doivent ſervir à l'ambition des Rois.

L'intérieur du Temple offre un tableau qui fait frémir : on voit les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Alexandre, & tant d'autres qui les ont pris pour modeles ; leurs ſimulacres y ſont animés, & ſemblent reſpirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit ; mais les roues brûlantes de ſon char conſument les campagnes ; & devant elle la Mort, avec ſa faulx tranchante, meſure & dévore la terre.

Ils n'ont ſous les yeux que des veuves éperdues, des filles éplorées, des orphelins pâles, plaintifs, chan-

celans ſous l'excès du beſoin, & des enfans mourans, cherchant en vain, dans le ſein de leur mere, un aliment tari par la douleur.

Ces Princes deſtructeurs veulent éviter un ſpectacle ſi funeſte; ils en rencontrent un autre encore plus horrible; ce ſont d'infortunés Soldats, victimes de la guerre, & tout couverts de cicatrices, tronçons informes, êtres ſouffrans; il n'y a que la vanité qui les conſole de la vie. Ces demi-cadavres traînant leur gloire avec effort, ont laiſſé la moitié d'eux-mêmes, & n'ont rapporté d'entier que leur courage.

Voilà les panégyriſtes de tous les Conquérans. Les plaintes, les cris, les lamentations aſſiégent leurs Palais; tous les objets qui les frappent, ſont des objets de reproches, ſont des ſujets

de remords ; leur trône n'eſt élevé que ſur des débris ; ils ne regnent que ſur des champs incultes, des villages déſerts, des villes dévaſtées ; ils abondent de lauriers, & manquent de Sujets ; les malheureux qui les environnent, ſont des eſclaves terraſſés par l'effroi, & ne ſont point des Peuples proſternés par amour.

Le Temple de la Gloire véritable eſt bien différent.

Sur le frontiſpice on lit ces paroles, écrites en lettres d'or :

Les Rois ſont faits pour rendre heureux les hommes.

On n'y voit point la pouſſiere des camps obſcurcir les tendres rayons de l'aurore ; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce ſéjour for-

tuné; le Ciel y eſt toujours ſerein, & l'air paroît tenir ſa pureté de ceux qui le reſpirent.

C'eſt-là que réſide la Paix, ſans faſte, ſans parure, ſans attraits étrangers; la ſimplicité, la candeur habite ſur ſes levres.

Elle donne la vie aux Manufactures; elle anime le Commerce, pour faire ſentir aux hommes qu'ils ſont freres, & que leur richeſſe ne vient que de leur union; elle n'eſt la fille du Ciel, que parce qu'elle fait le bonheur de la Terre. Elle ne diſtribue point des palmes triomphales; mais les épis fertiles que ſa tranquilité fait naître, ſont les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ſes Palais de chants pompeux, de vers hyperboliques; mais dans chaque ha-

meau le pere de famille, au milieu de ses enfans, leur enseigne à chérir, à bénir sans cesse l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal, avant de goûter un sommeil tranquile, cette petite maison rustique adresse à l'Etre suprême une priere commune pour la conservation des jours de son bon Maître.

Un sentiment d'amour qui, dans une cabane, part d'un cœur innocent, est plus flatteur pour un Monarque, que les fictions des Poëtes & les mensonges des Courtisans.

On ne juge de ses vertus, que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple on admire, avec un respect mêlé de tendresse, les statues des Souverains chéris du Ciel,

qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne se sont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc-Aurele, Antonin, Trajan, Titus sont de ce petit nombre; on y voit représentés saint Louis, si recommandable par ses vertus sublimes, & par sa fermeté à soutenir les droits de sa Couronne; Charles V, le plus sage & le plus habile des Rois; François I, qui, par son amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner son nom à son siécle; Louis XII, Pere du Peuple; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement.

Ces deux derniers paroissent fixer des regards de complaisance, l'un sur d'Amboise, & l'autre sur Sully. Ils semblent les remercier de l'amour de leurs Peuples, & leur dire qu'une

portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumieres de leurs Miniſtres.

Dans le centre du Temple, on remarque une place, avec un piédeſtal qui juſqu'à préſent n'avoit pas encore été occupé. Il étoit deſtiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ſes propres intérêts; qui reconnoîtroit que la vraie gloire conſiſte à ſubjuguer les événemens contraires; qu'il eſt trop aiſé d'être grand, lorſque l'on eſt heureux; & que l'on n'eſt digne de régner, qu'autant que l'on chérit plus ſes Sujets que ſoi-même.

Des ſiécles s'étoient écoulés, ſans que ce Roi ſe fût trouvé. On liſoit cette inſcription :

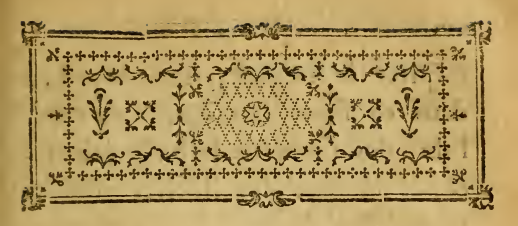
Au Monarque pacifique, au Roi le bien aimé.

C'étoit une prophétie qui annon-

çoit LOUIS XV : le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaisant sera l'ornement du Temple de la Paix : il y est porté au milieu des acclamations, & conduit par les Ministres qui ont rendu la tranquilité à l'Europe. Leur droiture, leur zele & leur capacité prouvent le discernement de leur Maître à placer sa confiance. Le Temple de la fausse gloire s'est anéanti devant eux. Toutes les Puissances sont réunies; tous les Peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même esprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.

*



ÉCRITS
DE DIVERS AUTEURS, CONCERNANT M. DE CRÉBILLON, Et quelques-uns de ses Ouvrages.

LETTRE
*Au sujet d'une Brochure qui a paru sous le titre d'*ÉLOGE DE M. DE CRÉBILLON, *peu de temps après la mort de ce grand Poëte.*

LE talent le plus décidé, les succès les moins équivoques, ce degré de gloire & de réputation qui semble

inſpirer le reſpect; rien, Monſieur, dans ce ſiecle ſatyrique, ne met à l'abri des traits de la baſſe jalouſie, & de la rage des libelles diffamatoires. Un Anonyme, dans l'inſtant que *M. de Crébillon* reçoit les hommages de la Nation, & que ſa cendre eſt à peine refroidie, s'élance du ſein de la méchanceté, pour ſouffler ſes poiſons contre la mémoire de ce grand homme. On voit éclore une Satyre intitulée, *Eloge de M. de Crébillon*, brochure *in*-8°. de 34 pages, qui n'eſt, à proprement parler, qu'une lacération des écrits de cet illuſtre Auteur. On nous le préſente d'abord comme un homme de peu de Littérature, dans ſa jeuneſſe homme de plaiſir, & déja d'un certain âge lorſqu'il travailla pour le Théâtre. » *Ido-* » *ménée*, nous dit-on, eut treize re-

» présentations. On jouoit alors les » Pieces nouvelles plus long-temps » qu'aujourd'hui ; parce qu'alors le » Public n'étoit point partagé entre » plusieurs Spectacles, tels que la Co» médie Italienne & la Foire. Il falloit » environ vingt représentations, pour » constater le succès passager d'une » nouveauté. Aujourd'hui on regarde » une douzaine de représentations » comme un succès assez rare ; soit » que l'on commence à être rassasié » de Tragédies, dans lesquelles on a » vu si souvent des déclarations d'a» mour, des jalousies & des meur» tres ; soit parce que nous n'avons » plus de ces Acteurs dont la voix » noble comme celle de *Baron*, terri» ble comme celle de *Baubourg*, tou» chante comme celle de *Dufresne*, » subjugue l'attention du Public ; soit

» qu'enfin la multitude des Spectacles » fasse tort au Théâtre le plus estimé » de l'Europe. On trouva quelques » beautés dans l'*Idoménée ;* mais elle » n'est point restée au Théâtre ; l'in» trigue en étoit foible & commune, » la diction lâche, & toute l'économie » de la Piece trop moulée sur ce grand » nombre de Tragédies languissantes, » qui ont paru sur la Scene, & qui » ont disparu ».

Comment peut-on dire que l'intrigue d'*Idoménée* soit foible & commune ? Qu'on la lise, & qu'on juge. Rien d'ailleurs de plus intéressant que le sujet. Son seul défaut est qu'il approche de celui d'*Iphigénie en Aulide.* Le Critique, ou plutôt le Satyrique, a-t-il pu se refuser à ces beaux vers que dit *Idoménée ?*

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers....
Que te dirai-je, enfin ? ... Dans ce péril extrême
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même....
Pour appaiser les Dieux, je priai ... je promis ...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels ! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage :
» Le premier des sujets rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi....
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde ;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts ; tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage.
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant... Hélas ! c'étoit mon fils !..
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit est aussi bien versifié que touchant, & respire cette noble simplicité, dont les siecles anciens nous ont laissé des modeles. Les Scenes entre le pere & le fils produisent le plus vif intérêt. Les amateurs de la Poésie en trouveront toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'*Egésippe* à *Idoménée*.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge en tremblant le Dieu sur nos miseres.
Le Prêtre destiné pour les secrets mysteres,
Se traîne, prosterné, près d'un antre profond,
Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond:
D'affreux gémissemens & des voix lamentables
Formoient, à longs sanglots, des accens pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le Temple, en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive:
Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois: » O Roi trop malheureux!
Déja saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,

Quand, relevant ſur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Idoménée, ſans doute, eſt la plus médiocre des Pieces de *M. de Crébillon.* Mais malgré ſes défauts, il y a peu de Tragédies modernes qui lui ſoient comparables, quoiqu'elles jouiſſent du ſuccès le plus éclatant.

Le Critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une Piece intéreſſante; *qu'on ne prend aucune part à une vengeance affreuſe, méditée de ſang-froid, ſans aucune néceſſité; qu'un outrage fait à Atrée il y a vingt ans, ne touche perſonne.* Il faut que l'Anonyme connoiſſe bien peu le cœur humain. La vengeance ſeroit-elle pour lui un ſentiment étranger? Qu'il apprenne qu'il eſt des outrages qu'on ne pardonne jamais, &

que l'injure qu'a reçu *Atrée* eſt de ce genre. Cette vengeance, méditée dans le ſang-froid, fonde davantage le caractere d'*Atrée*, qui naturellement eſt perfide & féroce. L'Auteur n'a pas voulu nous en faire un héros, qui ne peut céder qu'à des foibleſſes. Ce rôle d'*Atrée* eſt ce qu'il y a de plus beau ſur notre Théâtre; il ſe ſoutient dans toutes ſes parties. *M. de Crébillon*, à la vérité, ne s'eſt pas ſauvé de l'écueil du ſiecle; il a jetté de l'amour au milieu de ce beau terrible. *M. de Voltaire*, lui-même, dans un temps où l'on commençoit à ſentir le ridicule de cet amour, n'a-t-il pas fait *Jocaſte* & *Philoctete* amoureux? *Varus* n'eſt-il pas un amant à la mode? Sa *Sémiramis*, ſon *Mahomet* ont les mêmes défauts; & cependant *M. de Voltaire* a été le premier à condamner cet em-

ploi ennuyeux & révoltant de la passion de l'amour, qui gâte la plupart de nos meilleures Tragédies. On objecte les fautes de style d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle est sur le ton que demande la Tragédie : & quelle est la Piece, même de Racine, où il ne se trouve pas de mauvais vers ? Il suffit que le plus grand nombre soit reconnu bon, pour qu'on dise qu'un drame est bien écrit. Le style de *M. de Crébillon* ressemble assez à sa maniere. Il est vigoureux & énergique ; ce qui quelquefois occasionne des incorrections.

Le censeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre *Eschile* moderne péche contre la langue & contre la raison :

Avec l'éclat du jour je vois enfin *paroître*
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

» Comment, dit-il, voit-on *paroî-*
» *tre* un eſpoir avec l'éclat du jour?
» Comment voit-on *paroître* la dou-
» ceur »? Cette critique porte à faux.
Il y a *renaître*, & non *paroître*, dans le
texte de *M. de Crébillon*. Or, on dit
très-bien l'*eſpoir renaît*, la *douceur re-*
naît. Tout le monde a admiré ce début
d'*Atrée*. Son caractere y eſt annoncé.

L'Anonyme appelle des ſentences
hors de la nature ces vers :

Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux;
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

Il ajoute que *La Fontaine* a dit, auſſi
heureuſement que plaiſamment :

Je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de Roi....

Eh! qui de nous ignore que le
plaiſant & le comique ſont toujours
à côté du ſublime & du tragique? Qui

empêche que cette idée, employée dans le genre familier, ne soit admise dans le Drame, lorsqu'elle est ennoblie par l'expression ?

Le songe de *Thyeste* n'est qu'un *amas d'images incohérentes*, aux yeux de l'Anonyme. Voici ce songe.

rès de ces noirs détours que la rive infernale
orme à replis divers dans cette isle fatale,
'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des Mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux.
armi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
ien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste.
e spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
ces mots, m'a traîné jusques sur son tombeau.
'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
e geste menaçant, & la vue égarée ;
ius terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre & ses gémissemens.
'ai cru voir le barbare entouré de Furies ;
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;

Et, ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée :
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans ;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entière livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée ;
Le cruel, d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon ſang.
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre ;
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

C'eſt-là certainement un très-beau morceau de Poéſie ; & le coloris ſombre qui y regne, occupe au point qu'il fait diſparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée*, & ne pas prodiguer des éloges à la ſcene de la reconnoiſſance ? Celle de la coupe eſt du plus grand tragique. Le rôle de *Pliſthène* contraſte admirablement avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette Tragédie, au défaut près de la ſeconde

réconciliation, eſt un chef-d'œuvre, & de la plus grande maniere ; c'eſt un *Rembrant* dans l'Ecole de *Melpomene*.

Electre amoureuſe n'eſt pas de la dignité du cothurne Grec ; j'en conviens : mais cet amour produit une ſcene touchante, dans laquelle *Electre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. D'ailleurs, le rôle d'*Electre* eſt ſupérieur, ainſi que ceux d'*Oreſte* & de *Palamede*. Tout le monde a ſenti, comme le cenſeur, les défauts que l'on peut reprocher à cette Piece ; mais perſonne n'a été aſſez injuſte, aſſez aveuglé par la haine & par l'envie, pour fermer les yeux à toutes les beautés qui, ſi l'on peut le dire, jailliſſent ſous la main de *M. de Crébillon*, dans ce ſujet traité depuis par *M. de Voltaire*, ſous le nom d'*Oreſte*.

Rhadamiſthe lui-même n'eſt pas reſ-

pećté. On nous rapporte un jugement de *Boileau*, qui fait tort à ce grand homme, & non à *M. de Crébillon.* On prétend que *Boileau*, dans ſa derniere maladie, quand on lui apporta *Rhadamiſthe*, dit : *Qu'on m'ôte ce galimatias ; les Pradons étoient des aigles en comparaiſon de ces gens-ci ; je crois que c'eſt la lećture de Rhadamiſthe qui a augmenté mon mal.* Vous obſerverez que l'Anonyme ne cite point la ſource où il a puiſé cette anecdote, inconnue juſqu'à préſent. Sa malignité, empreinte ſur chaque page de cette brochure, fait préſumer que c'eſt une fable, forgée à plaiſir pour nuire à *M. de Crébillon.*

On condamne ce beau vers :

Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,

& beaucoup d'autres, que les plus grands Maîtres ne déſavoueroient pas.

Rhadamiſthe,

Rhadamisthe, après les chef-d'œuvres des *Corneilles* & des *Racine*, est une des plus belles Pieces qui soient restées à notre Théâtre. Le rôle de *Rhadamisthe* réunit toute cette énergie de passion, tous ces feux qui forment le grand caractere théâtral; son amour produit des effets terribles. Le Censeur s'est bien gardé de citer la scene sublime entre *Pharasmane* & *Rhadamisthe*.

Il ne faut pas dire avec ignorance, que » *Xerxès* est écrit & conduit com- » me les Pieces de *Cyrano de Bergerac* » ; ni ajouter d'un ton railleur, plein de mépris : » cependant on l'a » fait imprimer en 1750 au Louvre, » aux dépens du Roi : c'est un hon- » neur que n'ont eu ni *Cinna* ni *Athalie* ». Cet honneur, quelque flatteur qu'il soit, ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force & de très-

beaux vers dans le rôle d'*Artaban*. Ce n'eſt pas ce dernier qui fait tort à cette Tragédie ; c'eſt la foibleſſe du rôle de *Xerxès*.

Sémiramis offre des morceaux où reſpire le génie de *M. de Crébillon*. On y lit ces vers :

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont j'ai reçu la vie ;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
. . . .
Le Deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance ;
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien ;
Et, quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous ;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puiſſe être,
Dont le ſang d'où je ſors ne doive être le maître.

La valeur ne fait pas les Princes & les Rois ;
Ils ſont enfans des Dieux, du Deſtin & des loix ;
La valeur, quels que ſoient ſes droits & ſes maximes,
Fait plus d'uſurpateurs que de Rois légitimes.

. . . .

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux :
Le mien, ſans leur ſecours, eſt aſſez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le ſecours des loix ;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que ſa voix.
Quiconque eſt élevé par un ſi beau ſuffrage,
Ne croit pas du Deſtin déshonorer l'ouvrage.

Le Critique paſſionné avance que la Tragédie de *Pyrrhus* eſt entierement abandonnée. On la redonne pourtant, & le Public la voit toujours avec plaiſir. Il y a du génie dans le plan ; elle reſpire la généroſité, la nobleſſe d'ame. Ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt trop de complication ; mais *Héraclius* peut faire excuſer ce défaut.

Catilina eſt à ſon tour en bute aux traits de l'Anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers Actes de cette Piece ſont trois chef-d'œuvres ; que le rôle de *Catilina* eſt de la plus grande force. Celui de *Cicéron* eſt peu de choſe, parce que dans ce Drame tout eſt ſacrifié au perſonnage de *Catilina*, comme nous en avons des exemples dans *Ariane*, *Phédre*, *Médée*, &c. Le Cenſeur a bien ſoin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foibles de *Catilina ;* mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en préſenter auſſi les beaux vers.

M. de Crébillon fit le *Triumvirat* à l'âge de quatre-vingt & un ans. C'en étoit aſſez pour adoucir la cabale, & pour déſarmer la cenſure. Je l'ai dit, & je le répete, parce que j'en ſuis

convaincu : le tableau des proſcriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de ſa fille, ſont de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

On trouve dans cette brochure une *Digreſſion ſur ce qui ſe paſſa entre les repréſentations d'Electre & de Rhadamiſthe.* On a la barbarie de nous parler d'une mauvaiſe ſatyre qu'on met ſur le compte de *M. de Crébillon.* En ſuppoſant qu'elle fût de lui, n'eſt-ce pas un crime que d'éclairer le Public ſur des faits qui ne peuvent intéreſſer ſa curioſité, & qui déshonorent la mémoire des grands hommes qu'il ſe plaît à révérer? Que je connois d'écrivains qui doivent trembler, ſi l'on va porter, après leur mort, le flambeau de la vérité ſur leur vie, ſi l'on expoſe leurs cœurs à découvert, avec

tous les vices qui les ont souillés ! Pourquoi nous rapporter encore une prétendue épigramme de *M. de Crébillon* contre *Rousseau ?* Elle prouveroit que *M. de Crébillon* a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puisqu'à l'exemple de quelques-uns de ses confreres, il n'a pas fait de ses œuvres des recueils de satyres & de calomnies. Mais on ose donner un démenti à l'Anonyme, & lui soutenir que cette satyre & cette épigramme ne sont point de *M. de Crébillon.* Tout le monde sait qu'il ne s'est jamais permis un vers, un trait de plume contre personne. Lorsqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie Françoise, & que dans son remerciement qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

l'assemblée, qui étoit nombreuse, justi-

fia, par des battemens de mains réitérés, l'éloge qu'il faisoit de lui-même à cet égard.

L'Anonyme, on ne sait trop pourquoi, se déchaîne contre *Rousseau* avec tout l'acharnement d'un de nos écrivains célebres, infatigable à poursuivre la mémoire de ce grand Lyrique. Il nous répete ce que cet écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans qu'il est consumé de ce noble courroux. Il veut absolument que *Rousseau* ait fait ces détestables Couplets, l'opprobre de la Littérature; il nous raconte à ce sujet de ces petits contes populaires qui sont encore dans le goût & dans l'esprit de l'écrivain qu'il imite si fidelement & si servilement. » Il reste à savoir, » dit-il, si de telles horreurs (les » Couplets) peuvent être pardonnées

» en faveur de deux ou trois Odes, » qui ne font que des déclamations » de Rhétorique, de quelques Pfeau- » mes au-deffous des Cantiques d'*Efther* » & d'*Athalie*, de quelques épigram- » mes, dont le fond n'eft jamais de » lui, & dont prefque tout le mérite » confifte dans des turpitudes ». N'eft-il pas permis de s'écrier, à ces traits : Peut-il y avoir quelqu'un d'affez bas, d'affez méprifable, d'affez ftupide pour proférer de tels blafphêmes contre un homme qui peut-être, avec *La Fontaine*, eft le feul Poëte, proprement dit, qui appartienne à la Nation ?

Il eft plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode : c'eft un des axiomes de notre grand appréciateur des talens. Il faut plus de temps pour faire une bonne Tragédie, que pour faire

une bonne Ode. Qui en doute? Mais chaque genre de Poésie a ses difficultés, son mérite & ses succès. Le nom d'*Horace* est consacré à côté de celui de *Virgile*, & l'on parle de *Pindare* comme d'*Homere* & de *Sophocle*.

L'Anonyme finit, en prétendant que *M. de Voltaire* a toujours loué publiquement *M. de Crébillon*; qu'il lui a même donné plusieurs marques d'estime; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble; qu'enfin, ils ont été amis, quoique *M. de Voltaire* ait refait trois des Pieces de cet Auteur, *Sémiramis*, *Electre* & *Catilina*. Il est vrai que *M. de Crébillon* a dû être pénétré de reconnoissance envers *M. de Voltaire*, qui a bien voulu immoler sa propre gloire pour relever celle de son ami, en donnant au Public *Oreste* & *Rome sauvée*; en effet, ces deux Pieces n'ont servi

qu'à confirmer le mérite d'*Electre* & de *Catilina :* voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands hommes.

L'écrivain qui a fait cette brochure contre *M. de Crébillon*, n'a pas lu, ſans doute, les Ouvrages de *M. de Voltaire.* Il y auroit appris qu'il faut reſpecter la mémoire des grands génies ; & que c'eſt outrager l'humanité, que d'aller attacher un écrit ſatyrique au cercueil d'un illuſtre mort.

Ann. Littér.



LETTRE *du même, ſur le Tombeau de M. de Crébillon.*

AVEC quelle ſatisfaction vous apprendrez, Monſieur, que le Roi vient d'accorder à feu *M. de Crébillon* le même honneur que les Grecs & les Romains décernoient à leurs illuſtres concitoyens! Cette diſtinction eſt en partie l'ouvrage de M. le Marquis de Marigny, qui, non content de préſider aux Arts avec ces lumieres, ce goût & ces ſuccès auxquels toute l'Europe applaudit, étend ſon zele & ſa bienfaiſance ſur la Littérature, qu'il ſait ne contribuer pas moins que les Arts au bonheur, à la gloire & à l'opulence de la Nation. Il n'a eu beſoin que de nommer au Roi *M. de Crébillon*. Sa Majeſté, de ſon propre mou-

vement, l'a chargé de faire élever un tombeau à ce grand Poëte, l'un de ceux qui ont le plus illuſtré ſon regne, & le plus mérité l'éclat & les effets de ſa protection. Ce monument ſera exécuté en marbre, par le ſavant ciſeau du célebre *M. Lemoyne*, & doit être placé, dit-on, à la Bibliotheque du Roi.

Les Etrangers ne nous reprocheront plus notre indifférence pour nos grands hommes. *M. de Voltaire* ne viendra plus nous vanter les tombeaux des Poëtes Anglois, dans l'Abbaye de Weſtminſter, tombeaux qui ne ſont érigés ni par le Roi, ni par la Nation, comme il a voulu nous le faire croire, mais par des amis particuliers qui en font les frais, & ſouvent par la voie des ſouſcriptions. Ici c'eſt le Roi lui-même, c'eſt un Prince ſenſible, éclai-

ré, généreux, qui, touché du rare mérite d'un de ſes ſujets, conſacre à la Poſtérité la plus reculée l'eſtime dont il l'honoroit, & l'admiration de ſon peuple pour les ouvrages de cet homme de génie.

Je n'ai point d'expreſſions, Monſieur, qui puiſſent vous rendre, avec aſſez de force, & le contentement & la reconnoiſſance qu'inſpire M. le Marquis de Marigny à tous les gens de Lettres. L'éclat de cette faveur inſigne rejaillit ſur eux-mêmes; ils ſe croient tous récompenſés de leurs propres travaux.

Ann. Littér.



LETTRE

Sur les Tragédies de CATILINA, *par M. de Crébillon, & de* ROME SAUVÉE, *par M. de Voltaire; ou Comparaison de ces deux Pieces.*

DEUX Tragédies sur le même sujet, par deux grands maîtres de la Scene, vous rappelleroient les fameuses époques Littéraires des deux *Sophonisbes* & des deux *Phèdres* du dernier siecle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand *Corneille* fut à *Mairet*, & *Racine* à *Pradon*. Mais l'un, par la force de ses crayons terribles, fait la gloire de notre âge; & l'autre en est l'idole par le charme de son coloris, toujours du goût d'une nation vive & brillante.

Je commence par *M. de Crébillon*.

Dans le premier Acte, *Catilina*, chef des Conjurés, ouvre le théâtre avec *Lentulus;* il s'y peint en ſcélérat ſublime, & développe, en politique ſombre, tous les reſſorts du projet qu'il a formé de régner ſur les débris fumans de ſa patrie. Le Grand-Prêtre *Probus* arrive au Temple de *Tellus*, lieu de la ſcene : c'eſt un eſprit fanatique, & conſéquemment factieux, ſuperficiel, borné. Il confirme *Catilina* dans les forfaits qu'il médite contre l'Etat; il acheve de ſe peindre par ces deux vers ſi remarquables :

D'armes & de ſoldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie oſe troubler mes Dieux.

Ainſi la Religion lui ſert de prétexte; il ne déclame contre le Sénat & ne le veut perdre que parce qu'on veut limiter ſa puiſſance. *Tullie*, fille de *Cicéron*, vient ſe plaindre à *Catilina*,

dont elle eſt l'amante, de ce qu'il entreprend de ſacrifier ſon pere & ſa Patrie à ſa coupable ambition; & comme *Catilina* veut s'en défendre, elle lui produit une eſclave pour témoin de ſes crimes. Cette eſclave eſt *Fulvie* elle-même, qui, ſous ce déguiſement, vient par jalouſie accuſer le perfide *Catilina* qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord; il diſſimule, & veut qu'elle paroiſſe dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue, & finit par un monologue où ſon caractere ſe déploie tout entier.

Au ſecond Acte, *Probus* d'abord, & enſuite *Catilina*, veulent calmer la fureur de *Fulvie*, irritée de ce qu'on lui donne *Tullie* pour rivale. *Cicéron* arrive, &, de la part du Sénat, fait *Catilina* Gouverneur de l'Aſie, vou-

lant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. *Catilina*, qui se doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur ; il laisse le Consul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat.

Au troisieme Acte, *Sunnon*, Ambassadeur Gaulois, confere avec *Catilina*, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, si son entreprise a le malheur d'échouer. *Tullie* revient, & conjure son terrible amant d'épargner Rome ; *Catilina* persiste dans sa vengeance, & va de ce pas même braver le Sénat, sur l'avis que le Grand-Prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrieme Acte, pendant que le Sénat délibere, arrive *Catilina*, qui parle du ton le plus superbe & le plus insultant aux Peres Conscripts :

tout tremble devant lui ; & le ſcélérat éloquent ſe ſauve par la fourbe, en leur perſuadant que c'eſt lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit ſur ſa parole ; ſes honneurs lui ſont rendus. Il reſte avec *Céthégus*, qui s'étonne de cette conduite ; *Catilina* ſe juſtifie, en lui montrant le ſuccès aſſuré par les fauſſes alarmes qu'il donne aux Sénateurs, & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahiſon.

Au cinquieme Acte, *Cicéron*, qui s'apperçoit de la ſcélérateſſe, veut en garantir la République. Il voit *Caton* ſous les armes, qui lui apprend la cruelle poſition de Rome. Tout eſt en feu par les Conjurés ; tout va périr, ſans un prompt ſecours. *Lucius*, qui ſurvient, leur fait preſſentir un triomphe

prochain par l'arrivée de *Pétréïus*, qu'il leur annonce. Ils volent tous deux où le péril demande leur préſence. *Tullie* revient au Temple ſe plaindre aux Dieux de la barbarie de ſon amant. *Catilina* ſe préſente couvert de ſang & de pouſſiere, levant un poignard pour s'en frapper. *Tullie* s'épouvante, & veut le déſarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans ſon ſein. Les Sénateurs paroiſſent alors, conduiſant les Conjurés au ſupplice. A leur aſpect, *Catilina* meurt en déſeſpéré.

Le premier Acte de *Rome ſauvée* s'ouvre par *Catilina*, qui, dans un Monologue fort vif, expoſe tout le ſujet, en prononçant la deſtruction du Sénat, pour ſe rendre maître de Rome. *Céthégus* vient lui rendre compte de l'état

actuel de la conjuration; on craint l'œil d'*Aurélie*, femme de *Catilina*, dans le Palais de laquelle tout se trame, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de *Nonnius*, zélé citoyen & grand Général à la tête d'une armée. *Aurélie* a des sentimens Romains que tempere la tendresse conjugale; sa frayeur est extrême; ses soupçons sont terribles. *Cicéron* paroît; il vient foudroyer *Catilina* par les reproches les plus sanglans & les mieux fondés. Le scélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable; il sort en fureur. *Caton*, qui survient, accuse *César*, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le Consul, qui connoît la grande ame de *César*, n'accuse que *Catilina*. Le Consul & le Sénat s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la patrie.

Au ſecond Acte, *Catilina* conſulte avec *Céthégus* les moyens d'attirer *Céſar* à ſon parti. Les Conjurés ſe préſentent; & *Catilina* aſſure chacun d'eux que le triomphe eſt prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec *Céſar* ſe termine par des proteſtations d'amitié; *Céſar* ne promet rien davantage; il veut bien *Catilina* pour ami; mais il le dédaigneroit pour maître. Les chefs des Conjurés reparoiſſent; *Catilina* leur donne l'ordre d'immoler *Cicéron*, *Caton*, *Céſar* lui-même. Ils font ſerment de tout maſſacrer.

Dans le troiſieme Acte, *Catilina* prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés; il veut qu'on enleve de Rome *Aurélie*, dont la tendreſſe lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à

la main, où *Nonnius* l'accuſe d'être complice de *Catilina.* Elle veut ramener le coupable à la vertu; mais il diſſimule toujours, & même s'emporte contre *Aurélie*, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés qui confirment *Catilina* dans ſa crainte de *Nonnius*, en l'aſſurant qu'il vient au ſecours de Rome. *Aurélie* lui promet d'obtenir ſa grace par ſon pere; il fait ſemblant d'y conſentir. A peine eſt-elle ſortie, qu'il donne ordre d'aſſaſſiner *Nonnius.* Le Conſul, qui ſurvient tout-à-coup, ſurprend les Conjurés; il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à *Catilina* de ſe rendre au Sénat, pour s'y juſtifier. Le perfide ſe réſout auſſi-tôt à maſſacrer lui-même ſon beau-pere.

Au quatrieme Acte, l'aſſemblée du

Sénat se forme; le Consul arrive, & raconte le meurtre de *Nonnius*, qui venoit les éclairer sur la conjuration. *Catilina* survient, & se vante d'avoir lui-même égorgé *Nonnius* comme un traître à la patrie; il ose citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même déposées dans le Palais de *Nonnius*. *Cicéron* veut le convaincre d'imposture. *César* défend *Catilina*. Mais *Aurélie* venant demander vengeance au Sénat du massacre de son pere, le Consul lui montre l'assassin. Elle voit *Catilina*, s'évanouit, & revenue de son trouble, elle ne peut contenir son désespoir, quand elle entend accuser son pere d'avoir préparé des armes contre sa patrie. A de telles horreurs, elle cesse enfin d'être épouse, pour n'être plus que Romaine; & s'écriant aux Sénateurs, *voilà*

votre ennemi, elle ſe tue. *Catilina*, plus furieux par la mort d'*Aurélie* qu'il aimoit, accable d'imprécations & le Conſul & le Sénat & les Romains; ſon déſeſpoir eſt au comble; il ſort en menaçant. *Céſar*, qu'on accuſoit d'être ſon complice, va ſe juſtifier en combattant pour la Patrie, au ſecours de laquelle tous les Sénateurs volent après lui, ſous la conduite & ſous les yeux du Conſul.

Dans le cinquieme Acte, *Clodius* ſe plaint hautement de l'injuſte autorité de *Cicéron*, qui condamne à mort des Romains: *Caton* le juſtifie. Le Conſul arrive, & peint les fureurs de *Catilina*. *Céſar*, dont on ſe défie, paroît; il dit que *Pétréïus* eſt bleſſé dans le combat, & que *Catilina* eſt près de remporter la victoire. Comme il eſt ſoupçonné de trahir la Patrie, *Cicéron*,

Cicéron, par une préſence d'eſprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. *Céſar* y vole, & revient vainqueur preſque dans le moment; il ſemble que ſa préſence ait ſuffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la bataille flatte des cœurs vraiment Romains. *Catilina* n'y meurt qu'en héros. Le Conſul triomphe; & *Rome* eſt *ſauvée.*

Dans le *Catilina* de *M. de Crébillon*, il me ſemble d'abord que l'expoſition du ſujet s'embarraſſe dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en reſte une idée nette & dominante. On ne voit pas que *Lentulus*, à qui *Catilina* s'ouvre, ſoit plus néceſſaire qu'un autre à l'exécution de ſes horribles projets. Le Grand-Prêtre ne ſert pas davantage à l'action, ou plutôt il la retarde, en doublant le

miniſtere de *Lentulus* : un bon Confident ſuffiſoit. Les plaintes élégiaques de *Tullie*, & ſes emportemens peu tragiques, font un épiſode qui n'eſt point lié néceſſairement à l'action. *Fulvie* (autre femme, autre embarras ;) y paroît ſous un vil déguiſement, en Eſclave, pour accuſer *Catilina*, qui s'en moque, & la brave en la reconnoiſſant. Ce jeu de théâtre dégénere de la grande Tragédie ; le terrible *Crébillon* devoit ſe mettre au-deſſus de ces petiteſſes, que *Thalie* ſeule peut revendiquer, & que *Melpomene* abjura toujours.

Le déguiſement de *Fulvie* en Eſclave revient au ſecond Acte. *Catilina* veut la produire au Sénat : on diſpute de part & d'autre ; le Grand-Prêtre ſe met auſſi de la partie ; ce qui devient puéril, & remplit tout le ſe-

cond Acte. Le Conſul vient encore faire des offres inutiles à *Catilina*, qu'il ſait les devoir rejetter : au lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'hiſtoire, *Cicéron*, dans la Tragédie, tente, ménage, veut ſéduire par l'appas des dignités le plus grand fléau de la République; ce qui ne réuſſit point, & ne pouvoit même réuſſir.

Deux Ambaſſadeurs Gaulois viennent, dans le troiſieme Acte, parler politique, & conférer enſemble pour tirer avantage de la conjuration. *Catilina* leur fait un pompeux étalage de raiſons; & tout cela pour s'aſſurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'événement, n'avoit pas beſoin de tant de prévoyance: d'ailleurs, on a peint d'abord *Catilina* comme devant triompher ou

mourir; dans les deux cas il ne faut point d'asyle. *Tullie* & *Probus*, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la Scene, mais rien pour son progrès.

Le quatrieme Acte commence par une assemblée fort tumultueuse du Sénat tremblant, à la tête duquel est *Cicéron*. *Catilina* vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des Consuls, à des Sénateurs, à des Romains; il va même jusqu'à trancher du citoyen, du héros, du grand-homme; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, & se fait combler d'honneurs avec un pardon solemnel. L'action, tombée par cette espece d'accommodement, se releve dès que *Catilina* parle à *Céthégus*, troisieme Confident qui vient

occuper la ſcene un peu tard. Remarquez, s'il vous plait, que *Lentulus* & *Probus*, qui ſe mêloient de l'intrigue avant lui, ſe ſont retirés ſans rien faire, & que *Fulvie* ne reparoît plus depuis ſon déguiſement.

Cicéron ne prend ſon caractere de ſageſſe, d'intrépidité, d'éloquence même qu'au cinquieme Acte; & l'action marche enfin par des faits, des maſſacres, des incendies. *Caton* y joue auſſi ſon véritable rôle de Cenſeur ſévere autant qu'éclairé; *Catilina* devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un ſcélérat profond, impétueux, déterminé, ne reſpirant que le ſang & le carnage, ſans foi, ſans amour, ſans véritable grandeur d'ame. Mais pendant qu'on ſe bat dans Rome, *Tullie* vient ſans néceſſité remplir le vuide de la ſcene;

elle ne paroît que pour voir *Catilina* ſe poignarder ; ce qu'il auroit pu faire ſans *Tullie*, & plus honorablement ſur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans *Salluſte.* Ce dénouement du *Catilina* n'eſt pas plus heureux que vrai, puiſqu'il offre aux yeux les Conjurés qu'on mene au ſupplice : on n'aime point à voir paſſer ſolemnellement ſur un théatre, des gens qu'on va pendre ou étrangler ; l'action même étoit finie avec *Catilina. Tullie*, pour une fille de Conſul Romain, & ſur-tout de *Cicéron*, eſt chargée d'un aſſez mauvais perſonnage : mais en cela, ſans doute, elle reſſemble à ſon pere, qui, tout Conſul & tout Orateur qu'il eſt, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans preſque tout le cours de la Piece, un caractere de foibleſſe démenti for-

mellement par l'hiſtoire, qui lui donne l'ame & le cœur d'un grand-homme, du moins pendant ſon Conſulat, où lui ſeul, par ſa vigilante fermeté, ſauva ſa Patrie.

N'allez pas croire cependant, Monſieur, que cette Tragédie ſoit ſans beautés, & ſans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de maître, dignes des *Sophocles* & des *Corneilles :* vous y admirerez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne ſont propres qu'à *M. de Crébillon ;* mais ils y paroiſſent plus rares que dans ſes autres Pieces. L'eſprit eſt étonné de temps en temps; le cœur eſt rarement ſerré. La hardieſſe des penſées, l'élévation des ſentimens, un certain enthouſiaſme tragique, une certaine fougue d'expreſſion; voilà le mérite de *Catilina :* ce n'eſt qu'à la force du

ſtyle & qu'au ton mâle du coloris, que l'on y peut reconnoître encore le grand *Crébillon*, dont les plans étoient autrefois en droit de ſe faire admirer.

Sans y penſer, Monſieur, j'ai fait l'éloge de la *Rome ſauvée* de *M. de Voltaire*. Vous n'avez qu'à ſubſtituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés, & vous aurez une idée juſte de cette Piece, c'eſt-à-dire, d'un Drame où l'action marche avec force, avec économie, avec rapidité; rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéreſſe. Les caracteres y ſont vrais, reſſemblans, ſoutenus: *Cicéron* eſt le véritable héros de la Piece; il devoit l'être, & non *Catilina*. *Caton* & *Céſar*, ces fameux Romains, y ſont repréſentés avec des traits qui vous enchantent; les connoiſſeurs & les ſavans doivent en être ſatisfaits.

Catilina n'eſt par-tout que *Catilina*, c'eſt-à-dire, un furieux, un ſcélérat, & non un héros, un grand-homme. Le caractere d'*Aurélie* eſt de toute beauté dans ſa préciſion, puiſqu'elle remplit tous les devoirs d'épouſe, de fille & de Romaine; elle s'immole à ſon époux, à ſon pere, à ſa patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du ſtyle, & des beautés de détail qui ſe ſuccedent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'anthithèſes pointues, de vers de rempliſſage, ou de maximes purement de parade & d'oſtentation; c'eſt une éloquence de poéſie égale, pour ainſi dire, à l'éloquence de proſe de l'Orateur Romain; on croit l'entendre parler, de ſa tribune, & foudroyer encore *Catilina*. Les autres perſonnages parlent auſſi le langage qui leur eſt pro-

pre, celui de la paſſion, des conjonctures, de leur caractere. En un mot, cette Piece, ſi ce n'eſt pas la Tragédie *des Femmes*, comme on le diſoit dans le temps de la repréſentation, eſt certainement la Tragédie *des Hommes*; elle fait honneur à l'eſprit humain; & je la regarde comme un des ouvrages de *M. de Voltaire* les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts & les plus ſoutenus. Je ne crois pas qu'on me ſoupçonne de partialité.

Vous me diſpenſerez, Monſieur, de vous citer les traits frappans de ces deux Pieces, qui ſont entre les mains de tout le monde. Les deux Poëtes ont pris une route fort différente; ils ne ſe rencontrent preſque jamais dans les mêmes circonſtances; ainſi point de morceaux que l'on puiſſe rapprocher pour la juſteſſe du parallele. En

voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux Poëtes nous ont représenté le Sénat avec ces traits qui caractérisent les grands maîtres. C'est le Grand-Prêtre qui nous en trace le portrait suivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le composoient alors.

Et c'est Catilina qui seul ici protége
Un reste de Sénat impur & sacrilége,
Un tas d'hommes nouveaux, proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets?
Disparu dans l'abyme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce Corps digne de nos autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels:
De ce Corps avili Minerve s'est bannie,
A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or seul présider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Consulat.
Enfin Rome n'est plus sans le secours d'un maître:
Et qui d'eux plus que vous seroit digne de l'être?
César semble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il osera tenir.
Lucullus n'est plus rien; & son rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.

Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur ;
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de ſon génie....
Mais je dois reſpecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé,
Un faſte de vertu qu'on a trop encenſé.
Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire ;
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'oſe le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domtant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains
Que, ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre !

Cette tirade de *M. de Crébillon* eſt, ſelon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même Sénat dans la *Rome ſauvée ;* c'eſt *Catilina* qui le trace d'après ſes paſſions. Ce tableau ſert d'expoſition à la Piece ; & cette expoſition, qui ne conſiſte que dans un court & pathétique monologue, me paroît admirable.

Orateur inſolent, qu'un vil peuple ſeconde,
Aſſis au premier rang des Souverains du monde ;
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé,
Inflexible Caton, vertueux inſenſé,

Ennemi de ton siecle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts ;
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée ?
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible & déja ton égal ?
Quoi ! César, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence !
Mais le piége est tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.

Ann. Littér.



JUGEMENT

De M. Rémond de Sainte-Albine, ſur la Tragédie de CATILINA; *tiré du Mercure de France.*

NOUS convenons avec les Cenſeurs de cette Piece, que peut-être elle ſeroit plus parfaite, ſi M. de Crébillon en eût retranché les perſonnages de *Sunnon* & de *Lentulus;* que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme, que celui de *Fulvie;* & que *Cicéron* méritoit de figurer plus avantageuſement dans la Piece. Si l'on veut, nous conviendrons auſſi que, dans l'aſſemblée du Sénat, *Catilina* ne ménage pas ſes expreſſions autant que la bienſéance, & même la politique, ſembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus,

que, plus le rôle de *Fulvie* intéreſſe, plus on a raiſon d'être fâché de ne pas la voir reparoître au cinquieme Acte. Il nous ſemble qu'elle pouvoit y produire un très-grand effet, en montrant, pour ſauver ſon amant, lorſqu'il eſt prêt à périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuſer, lorſqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre riſque, que celui de perdre le cœur de *Tullie*. Mais même en adoptant les critiques, nous perſiſtons à dire que le rôle de *Catilina*, & ceux de *Fulvie* & de *Probus*, ſont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; qu'en général le Poëme, eût-il plus de défauts, mérite tous les éloges qu'il a reçus; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoiſſance pour l'illuſtre Protectrice des Arts, qui, par des prévenances dignes d'elle, a engagé M. de

Crébillon à finir un Ouvrage que le Public, depuis ſi long-temps, voyoit avec douleur demeurer imparfait.

JUGEMENT

Sur le TRIUMVIRAT, *Tragédie de M. de Crébillon; par M. de Boiſſy.*

TOUTE la France étoit à la premiere repréſentation de cette Piece: elle fut écoutée & reçue avec tous les égards, & j'oſe dire, le reſpect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il eſt beau, à quatre-vingt-un ans, de paroître encore dans la carriere: c'eſt un ſpectacle non-ſeulement digne de la curioſité publique, mais encore de l'acclamation univerſelle. On eſt forcé d'avouer que le quatrieme Acte, & une partie du cinquieme, ont paru

d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudiſſemens. C'eſt peut-être la faute des Comédiens, dont le feu s'eſt ralenti. Le froid des Acteurs eſt mis ſouvent ſur le compte de la Piece : quand ils manquent de concert & de chaleur, elle paroît manquer d'enſemble & d'intérêt. *Tullie* eſt le perſonnage qui a le plus frappé. Faut-il s'en étonner ? c'eſt Mademoiſelle Clairon qui le joue. L'éloquence de ſon jeu y a peut-être autant contribué, que la ſupériorité du rôle : ce qui a fait dire que la fille de *Cicéron* étoit plus éloquente que ſon pere. *Sextus* eſt encore un beau caractere : il ſe montre un digne fils de *Pompée*. Les connoiſſeurs les plus rigides, mais qui jugent ſans partialité, conviennent tous, qu'il y a dans cette Tragédie des beautés du premier or-

dre, & des traits marqués au coin du grand maître. On y reconnoît l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe*. C'est un beau soleil couchant : il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi : ils doivent échauffer le Public en sa faveur. Ils l'ont fait à la seconde représentation : la Piece a été mieux jouée, en conséquence mieux sentie. La catastrophe, sur-tout, a fait la plus grande impression. L'instant où *Tullie* découvre le voile qui cache la tête de son pere sur la tribune aux harangues, & la précision admirable avec laquelle l'Actrice rend toute la force de cette position terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, & qui déchire l'ame de tous les spectateurs.

Mercure de France, 1755.

JUGEMENT

Sur les Œuvres de M. de Crébillon, en général.

De tous les Poëtes François qui ont cultivé l'art de Melpomene, M. de Crébillon eſt peut-être le premier & le ſeul, juſqu'à préſent, qui ait bien connu le genre de la Tragédie, bien ſenti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puiſſe vous paroître, je ne déſeſpérerois pas de vous faire connoître qu'elle eſt aſſez juſte. Il y a, ſans doute, quelques Pieces vraiment tragiques dans nos anciens maîtres de la Scene Françoiſe; mais le caractere dominant de leurs écrits & de leur ſtyle n'eſt pas ce qu'on doit entendre par *tragique*, dans la véritable ſignification de ce

terme ; au lieu qu'en général c'eſt la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *ſublime* Corneille, l'*élégant* Racine, le *tragique* Crébillon ; voilà, je crois, les dénominations par leſquelles on peut déſigner ces trois Auteurs dramatiques.

Ann. Littér.



LETTRE

Sur les meilleures Pieces de M. de Crébillon ; ou coup-d'œil général sur ses principales Tragédies.

DEPUIS *Corneille* & *Racine*, on n'avoit vu que de foibles imitateurs se traîner, en quelque sorte, sur la Scene Tragique. Le seul *la Fosse*, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux maîtres de notre théâtre. *Campistron*, *la Grange-Chancel*, *Abeille*, *Mademoiselle Barbier*, *Danchet*, *Nadal*, &c. ces écrivains, peu faits pour chausser le Cothurne, avoient eu quelques succès éphémeres. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foiblesse de leur style, ont le

mérite du plan, & quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces ouvrages étoient dénués de cette flamme ſacrée, qui ne peut s'élever que du foyer du génie; paſſez-moi cette expreſſion. La Tragédie alors étoit plutôt un tiſſu de dialogues froidement langoureux, que de ſcenes nobles & touchantes. C'étoient de ces compoſitions romaneſques, dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente, nulle profondeur dans les caracteres, aucun développement des paſſions, point d'enſemble, point de ces traits qui déchirent l'ame. En un mot, l'art de *Corneille* & de *Racine* n'étoit plus qu'un charlataniſme du bel-eſprit, ſans élévation & ſans pathétique. *M. de Crébillon* parut. Son *Idoménée* laiſſa entrevoir la vaſte carriere où ce nouvel Athlete alloit s'élancer. On vit dans

cette Piece des traits de grandeur qui annonçoient ce ſublime & ce ſombre, les deux grands reſſorts du Tragique.

Atrée remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de *M. de Crébillon*. La reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte* eſt admirable. Le cinquieme Acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru ſur aucun théâtre, quoique le grand *Corneille* nous en eût déja donné l'exemple dans *Rodogune*; mais cet exemple n'avoit point été ſuivi. Il en faut, ſans doute, accuſer la délicateſſe de notre Nation. Elle n'eſt pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

Electre fit voir que *M. de Crébillon* ſavoit manier tous les pinceaux. Auſſi terrible, auſſi pathétique, mais plus intéreſſante qu'*Atrée*, cette Tragédie enleva tous les ſuffrages. Le caractere

d'*Electre* eſt de la plus grande richeſſe. Je ne parle point des rôles de *Palamede* & d'*Oreſte*, de la ſcene éloquente entre ces deux perſonnages, dans laquelle, ſi l'on peut le dire, toute l'énergie tragique eſt déployée. L'amour d'*Electre* pour *Iphis*, que quelques Cenſeurs ont traité de romaneſque, forme une ſituation, & donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le Public, toujours juſte, malgré les cabales des femmes, des beaux-eſprits, & des Grands leurs amis, a ſu ſentir la différence de cette *Electre* à celle qu'un homme, qui d'ailleurs a du talent, a voulu élever ſur ſes débris. La comparaiſon n'a ſervi qu'à donner plus d'éclat à l'*Electre* de *M. de Crébillon*.

Après cette Tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impoſſible que ſon Auteur allât plus loin. Il ſe ſurpaſſa lui-

lui-même dans *Rhadamisthe & Zénobie*. C'est-là qu'on trouve le troisieme maître du Théâtre François. Voilà la Piece qui lui donne un caractere particulier, & le place au rang de *Corneille* & de *Racine*. On y reconnoît par-tout le grand homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une source d'intérêt d'un sujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matiere ingrate, & même intraitable. Quel personnage *M. de Crébillon* nous offre-t-il dans *Rhadamisthe ?* Un mari qui a poignardé sa femme, qui l'a précipitée dans les eaux, & qui ose reparoître. Il a plus fait : il nous le représente sous des traits chers & intéressans, sans lui rien faire perdre de l'atrocité de son rôle. Jamais l'amour, la jalousie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ose le dire, Monsieur, je

ne crois pas que dans *Corneille* & *Racine* il y ait un caractere aussi bien développé. *Phédre* elle-même n'est peut-être pas, dans les détails du cœur & des passions, comparable à *Rhadamisthe*. Je vous en citerois plusieurs Scenes, si l'on ne savoit ce Drame par cœur. Quelle adresse d'avoir introduit *Rhadamisthe* auprès de *Pharasmane* sous le nom de l'Ambassadeur de Rome! Quel trait de sublime dans cette espece de cri de *Rhadamisthe :*

Hérite-t-on de ceux qu'on assassine ?

Comme tous les Actes sont pleins, liés & nourris d'action ! Le cinquieme, sur-tout, respire toute la vigueur tragique. Le dénouement, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle Piece. Ses défauts mêmes produisent des traits

frappans. Vous obſerverez que tous les caracteres, *Pharaſmane*, *Zénobie*, *Rhadamiſthe*, ſont grands ſans ſe nuire les uns aux autres, ſans étouffer leurs beautés mutuelles. Il y regne un emportement de paſſion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colere d'*Achille*. Dans cette Tragédie, *M. de Crébillon* a toute l'ame d'*Homere*.

Pyrrhus ne démentit pas la réputation de notre Poëte. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui diſtingue les autres productions dramatiques de *M. de Crébillon*, celle-ci emporta les ſuffrages par l'abondance & l'habileté du plan. Elle eſt dans le goût du grand *Corneille*. Elle laiſſe dans l'ame le plaiſir de l'admiration, & flatte ce penchant ſecret, qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuſe.

Sémiramis & *Xerxès*, ſans avoir eu

les mêmes ſuccès, ont, avec plus d'attention de la part du connoiſſeur, laiſſé voir des beautés dignes de l'Auteur d'*Atrée*, d'*Electre* & de *Rhadamiſthe*. *Bélus*, dans la premiere, eſt un caractere vraiment tragique. *Artaban*, dans la ſeconde, eſt le modele d'un ſcélérat, fécond en reſſources. Je ne doute pas même que *Xerxès* n'eût aujourd'hui des applaudiſſemens, s'il reparoiſſoit ſur la Scene.

A l'égard de *Catilina*, tout le monde eſt convenu que les trois premiers Actes étoient des chef-d'œuvres. Le rôle de *Catilina* ſemble avoir été fait par *Salluſte*. C'eſt ſa maniere adaptée au Théâtre.

Enfin, *M. de Crébillon*, dans un âge très-avancé, nous donna le *Triumvirat*. Les Spectateurs jugerent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude &

de l'indécence, cette Piece où l'on doit admirer la premiere Scene, qui nous offre le tableau des profcriptions; & la derniere, quand la fille de *Cicéron* découvre la tête de fon pere. Qu'on fe rappelle que, long-temps avant cet âge, *Corneille* avoit compofé *Suréna*, qui, affurément, eft fort au-deffous du *Triumvirat*.

Avouons donc, Monfieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être fufpect de flatterie; avouons que nous avons perdu un Poëte qui faifoit honneur à fon art, à fa nation & à fon fiecle; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une maniere à lui; qu'il eft le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, & qui le diftingue de tous ceux qui l'ont précédé ou fuivi; je veux dire cette *Terreur*, peu connue du grand *Corneille*, abfolument ignorée de *Ra-*

cine, & qui, ſelon moi, conſtitue la véritable Tragédie. En un mot, il eſt peut-être le ſeul Poëte Tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoiſſent l'eſſence de ce genre. Les Grecs & lui ont ſeuls poſſédé le grand ſecret de l'art de *Melpomene*. Sa verſification eſt mâle, majeſtueuſe, rapide & ſerrée. Je conviendrai, cependant, qu'il eſt incorrect dans ſon ſtyle, & quelquefois dur à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'eſt pas toujours déſagréable. Je la préférerois, du moins, à cette molleſſe de diction, dont quelques Tragédies modernes ſont écrites, & que réclame l'Elégie. Je dirai encore que *M. de Crébillon*, s'écartant du beau ſimple qu'il connoiſſoit & qu'il rendoit ſi bien, a trop employé ces déguiſemens, ces reconnoiſſances, qui

appartiennent plutôt au Roman qu'à la Tragédie. Eh ! qui pouvoit mieux que lui se passer de ces petites ressources, qu'il faut abandonner aux auteurs du second ordre, qui ne travaillent que pour le moment, & non pour tous les âges ?

La Postérité demandera peut-être pourquoi un si grand Poëte, qui a vécu si long-temps, n'a pas laissé plus de compositions Théâtrales. On lui répondra que *M. de Crébillon* étoit né paresseux ; qu'il n'avoit de passion que pour les plaisirs ; que cet éloignement du travail n'est pas incompatible avec le génie ; que l'amour effréné de la gloire est souvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a essuyés, ont, sans doute, encore resserré le cercle immense qu'il pouvoit embrasser. Il

ne m'appartient pas de dévoiler les manœuvres odieuſes, tramées pour détruire ſa réputation. Il n'eſt pas d'abſurdités que l'envie n'ait inventées contre lui. On ſe reſſouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'eſtime de tous les gens ſenſés, & ſon propre témoignage, l'ont vengé de ces ineptes calomnies, dignes d'un ſiecle livré aux paſſions les plus baſſes, & déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de Lettres. De plus, il eſt vraiſemblable que *M. de Crébillon* n'auroit pas négligé ſon talent, ſi, de bonne heure, on lui avoit donné l'émulation & les encouragemens qu'on prodigue à tant d'autres qui ſont loin de le valoir. Ce n'eſt que ſur la fin de ſa carriere, qu'il s'eſt vu récompenſé. Dès que le Roi daigna l'honorer de ſa bienveillance, ſa verve ſe ranima; il mit la derniere

main à sa Tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, & que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt & un ans, il donna le *Triumvirat:* enfin, dans sa quatre-vingt-cinquieme année, il entreprit une nouvelle Tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomede.* Il en avoit fait les trois premiers Actes, lorsque la mort nous l'a enlevé: tant les regards d'un maître adoré sont puissans pour exciter le zele & le génie!

M. de Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ses Pieces; on ne le voyoit point aller de maison en maison surprendre les suffrages, ni ameuter au Spectacle des essaims d'applaudisseurs gagés. Son ame Romaine dédaignoit de descendre à ces manéges souterrains, la science suprême de quelques-uns de nos Au-

teurs à la mode. Il ne dut ſes ſuccès qu'à lui ſeul.

Un autre trait qui le décide grand-homme, c'eſt qu'il n'a jamais encenſé l'idole de *Plutus*. Ce n'eſt pas qu'il n'eût été pluſieurs fois à portée de s'enrichir; mais peut-être n'en apperçut-il pas ſeulement les occaſions, par cette inadvertence qui caractériſe le génie. Malheur à l'Ecrivain qui tend à la fortune! C'eſt preſque toujours la marque d'un eſprit vil & d'une ame rampante. Le vrai Poëte n'entend ni les affaires, ni le commerce, ni l'intérêt de l'argent, &c. *Homere*, *le Taſſe*, *Milton*, *Corneille*, *Moliere*, *la Fontaine*, &c. n'ont jamais ſongé à amaſſer de grands biens.

Ann. Littér.

PARALLELE

De Messieurs RACINE, CRÉBILLON *&* VOLTAIRE; *par M. d'Açarq.*

RACINE auroit été tout ce qu'il a voulu être, *ad omnia natus.* Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit, *sibi constat.* M. de Voltaire voudroit être seul tous les autres Ecrivains, & semble ignorer ce que c'est que d'être soi-même; *quemvis hominem secum attulit ad nos.* Philosophe, lorsqu'il compose des vers; Poëte, lorsqu'il fait de la philosophie; Théologien, lorsqu'il crayonne l'histoire; Politique, lorsqu'il disserte sur la religion; imitateur, quelque carriere qu'il fournisse; ennemi de toute servitude, quelque modele qu'il imite; inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre ; Crébillon une allure terrible ; M. de Voltaire va en tout ſens, & n'a point d'allure certaine.

Racine, toujours enchanteur, eſt le plus égal des trois Poëtes ; Crébillon, toujours ſombre, eſt le plus tragique ; M. de Voltaire, toujours étincelant, eſt le plus ingénieux.

Racine poſſede les graces naïves & piquantes de Vénus ; Crébillon, les graces mâles & auſteres de Minerve ; M. de Voltaire, les graces parées & ſuperbes de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à diſtribuer entre ces trois Auteurs, il eût donné la plus belle à Racine, & l'autre à Crébillon, regrettant de n'en avoir pas une troiſieme.

En un mot, le génie fut le partage de Racine ; le talent, celui de

Crébillon ; le bel-esprit, celui de M. de Voltaire. Heureux qui a assez d'ame pour sentir tout ce qu'ils ont de beautés, & assez de discernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut.

Les touches de Racine sont constamment de la plus grande suavité, quelquefois un peu molles ; les touches de Crébillon sont d'ordinaire libres, fermes & vigoureuses, trop souvent seches & dures ; les touches de M. de Voltaire sont essentiellement brillantes & spirituelles : on souhaiteroit, de temps en temps, qu'elles ne fussent pas si hardies.

Racine met le principal & l'accessoire dans un parfait accord ; Crébillon néglige l'accessoire pour le principal ; M. de Voltaire subordonne peut-être un peu trop le principal à l'accessoire.

Racine paroît plus moëlleux, plus harmonieux, plus ſéduiſant que les deux autres; Crébillon, plus véhément, plus concis, plus profond que M. de Voltaire; M. de Voltaire, de ſon côté, l'emporte ſur Racine & Crébillon, par le caractere philoſophique de ſes penſées, par l'étonnante fécondité de ſon pinceau, par l'admirable fraîcheur de ſon coloris, par le feu pathétique de ſes ſentimens, & par la délicateſſe ſoutenue qui regne dans ſon dialogue.

Racine ſera toujours l'idole de la Nation & de la plus belle moitié du genre humain, & de tous ceux qui aiment les paſſions douces; Crébillon ſeul pourroit être le premier miniſtre d'une nation qui ſuivroit les ſeules loix de Melpomene; M. de Voltaire appartient à toutes les nations qui ſavent

imaginer; & l'on ne ceſſera de le lire, que quand on ne penſera plus.

Racine eſt un fleuve majeſtueux, qui fertiliſe délicieuſement les diverſes régions qu'il rencontre dans ſa route; Crébillon, un torrent immenſe, qui entraîne avec impétuoſité tous les lieux circonvoiſins; M. de Voltaire, une vaſte mer, dont le calme même eſt l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine, on ne manque guere de s'écrier : Que cela eſt beau! après avoir lu Crébillon, que cela eſt fort! après avoir lu M. de Voltaire, que cela eſt joli!

Racine, franc, ſimple, ſublime, eſt notre le Sueur; Crébillon, riche, grand, expreſſif, notre Jouvenet; M. de Voltaire, facile, léger, preſque univerſel, notre Mignard.

REMARQUES

Grammaticales & Littéraires du même M. d'Açarq, sur quelques Vers des Tragédies de M. DE CRÉBILLON.

A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille.
Electre, Acte I. Scene II.

De lui est un hellénisme. Nous disons *notre pere ;* les Grecs disoient *le pere de nous.* Lorsque nous employons *de lui*, notre préposition *de* répond à la préposition latine *de* ou *à*. C'est de lui que je tiens la nouvelle ; de lui, *ab illo.* Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, seroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonstances on se serve des adjectifs métaphysiques *ma*, *sa*, *votre*, au lieu des pronoms personnels *moi*,

lui, *vous*. *Ma* vertu, *votre* vertu, *ſa* vertu.

Moi, l'eſclave d'Egiſte ! ah ! fille infortunée !
Qui m'a *fait* ſon eſclave, & de qui ſuis-je née ?
Ibid. Scene V.

D'après nos plus grands maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe eſt déclinable, quand le régime ſimple précede le verbe. A raiſon de cette déclinabilité, *fait* eſt une faute ; il faudroit *faite*.

Malgré les pleurs amers *dont* j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du tyran *dont* je me plains aux Dieux.
Ibid.

Ces deux *dont* ſi rapprochés dénotent de la négligence ; & indépendamment de la répétition, le ſecond eſt un vice. Il falloit dire : *Ce n'eſt que du tyran* que *je me plains*, *&c.*

Que ſervent les grands noms, dans l'état où je ſuis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis ?
Ibid. Acte II. Scene III.

La prépoſition *à* étoit auſſi eſſentielle avant *accabler*, qu'avant *couvrir.*

Dites un mot, Seigneur; *ſoldats* & *matelots*
Seront prêts, avec vous, *de* traverſer les flots.
Ibid. Scene IV.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il manque l'article à *ſoldats* & *matelots*. D'ailleurs, il falloit mettre *prêts à*, & non pas *prêts de*.

Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce héros,
Aux dépens de mes jours, *l'avoir ſauvé des flots!*
Ibid.

Plût à Dieu entraîne toujours la conjonction *que*. Il falloit dire, grammaticalement: Plût aux Dieux *qu'ils l'euſſent*, ou *que je l'euſſe* ſauvé!

Hélas! après les pleurs que j'ai verſés pour vous,
Que cet heureux inſtant me doit être *bien* doux!
Ibid. Acte III. Scene V.

Le *que*, dans cet endroit, ſignifie *combien;* & c'eſt comme ſi l'Auteur avoit dit: *Combien* cet inſtant doit m'être *bien* doux! ce *bien* eſt une faute.

Déja *ſur* vos bontés pleine de confiance.
Rhadamiſthe, Acte III. Scene II.

Il falloit *dans* vos bontés.

Etoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flamme ?
Ibid. Acte IV. Scene II

Il falloit *que* devoit s'allumer.

Tous deux *en même jour* arrivés en ces lieux.
Ibid. Acte V. Scene I.

On dit *en même temps ;* mais on ne dit pas *en même jour.*

Car il n'a *point* dû voir l'ennemi qui m'offenſe,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Ibid. Scene II.

Il falloit ſupprimer le terme négatif *point*, & dire : Il n'a dû voir l'ennemi qui m'offenſe, que pour venger, &c.



EPITAPHE
De M. de Crébillon.

Tu gémis, Melpomene, & ton front abattu
Nous peint dans ta tristesse une douleur sublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu ?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime ?

Attributs de son Tombeau.

Tels sont tes attributs, ô Tombe révérée !
Rhadamisthe sanglant respire la fureur,
Thyeste le remords, *Oreste* la terreur,
Et la Vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

FIN.

TABLE

Des Pieces de Théâtre & autres Ouvrages contenus dans le troisieme Volume.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Tragédies de M. de Crébillon ;* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre une nouvelle Edition. A Paris, le 17 Mai 1746.

MAUNOIR.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé CHARLES GUILLAUME LE CLERC, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Théâtre de Crébillon* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter

ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le S. De Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur De Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur De Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire

pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Regne le quarante neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

JE cede le présent Privilége à M. Nyon & Compagnie. A Paris, le 16 Avril 1764.

LE CLERC.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 182, folio 96, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 18 Avril 1764.

Registré la Cession ci-jointe au Privilége, sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 170, fol. 97, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 18 Avril 1764.

LE BRETON, Syndic.

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.





